

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 29 Janvier 1874.

No. 5.

## LE DIAMANT PERDU.

(Suite)



ES détails avaient un grand intérêt pour miss Owens ; mais Clara n'accordait qu'une attention distraite à ces singularités si importantes à connaître dans la vie des bois. Son unique pensée était de retrouver le diamant perdu et d'échapper ainsi aux conséquences funestes que pourrait avoir l'insuccès de son entreprise présente. Aussi continuait-elle de marcher avec une impatience éperdue, malgré sa lassitude, et elle eût devancé tous ses compagnons, si elle n'eût été dans l'obligation de garder son rang.

Enfin Tête-de-Criu annonça qu'on approchait d'un nouveau berceau de chlamydères. Avant qu'on eût pu voir les oiseaux, on les entendit s'envoler à grand bruit et battre des ailes dans le feuillage. La troupe entière courut vers le berceau.

Il s'élevait cette fois à l'ombre de quelques buissons, disséminés sur un plateau sablonneux que la forêt entourait de toutes parts. Il était plus petit que le premier, et, quoique sa construction fût aussi élégante, les proportions en étaient bien plus minces. De même, les ornements entassés à l'entrée du portique semblaient être moins volumineux. Les pierres, les os, les coquillages s'y trouvaient en plus petit nombre ; en revanche, les carapaces d'insectes, les ailes de papillon, les grains de clinquant, les plumes richement nuancées, toutes

choses légères et d'un transport facile, abondaient, aussi bien dans le trésor que dans l'ornementation de la tonnelle. Ses architectes ne pouvaient donc être ni aussi grands ni aussi forts que ceux du premier berceau ; et l'on n'eut plus de doute à ce sujet, quand deux ou trois pauvres trainards, qui s'étaient encore laissés surprendre dans l'intérieur de l'édifice, se décidèrent à s'envoler en présence des curieux.

— Cette fois, dit Rachel, nous avons affaire à des chlamydères satines, espèce un peu différente de celle des chlamydères tachetés que nous avons rencontrés tout d'abord. Ils en diffèrent par la taille et par le bec qui est en partie emplumé ; mais ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, et leur plumage a la même richesse.

— Mon amie, dit Clara avec inquiétude, ils me semblent bien faibles pour avoir pu transporter si loin le diamant de M. de Martigny !

Il n'était que trop vrai ; tous les ornements étaient certainement de plus petites dimensions et d'un poids plus léger que le diamant. Cependant les deux jeunes filles s'empressèrent de les inspecter un à un ; cet examen, long et minutieux, ne produisit aucun résultat.

— Rien ! dit enfin Rachel, sans même songer à enrichir sa collection de certaines bagatelles intéressantes.

— Rien ! répéta Clara tristement.

Elle reprit presque aussitôt avec énergie :

— Allons ! il se trouve un troisième berceau dans ce canton, et celui-là appartient peut-être à de grands chlamydères... Chère Rachel, il faut nous y rendre à l'instant ; nous aurons encore le temps de le visiter avant la nuit.

Miss Owens regarda sa compagne d'un air de profonde pitié. La pauvre Clara était épuisée ; la sueur ruisselait sur son visage. Ses bottines, dé-

chirées par les épines, ne protégeaient plus ses pieds meurtris et déjà ensanglantés. Ses mains étaient couvertes d'égratignures ; elle avait peine à respirer. De plus, le soleil se couchait en ce moment et la nuit allait tomber avec la rapidité ordinaire.

La jeune Anglaise lui représenta tout cela et essaya de lui faire comprendre la nécessité de retourner par le plus court chemin à Walker-station.

— Ne me parlez pas de mes fatigues, Rachel, interrompit Clara ; ce que vous supportez, je peux le supporter aussi. Ne me parlez pas de quitter le Maaly-Scrub avant que je me sois assurée si je dois renoncer à ma dernière espérance !

— Encore une fois, chère Clara, réfléchissez ; vous n'aurez jamais la force d'aller jusqu'à ce nouveau berceau, puis de retourner à l'endroit où John nous attend avec la voiture. D'ailleurs, moi aussi, je suis cruellement fatiguée... et puis songez aux inquiétudes mortelles qu'éprouvera votre mère si nous ne rentrons pas cette nuit à Dorling !

— Si vous êtes lasse, miss Owens, reprit Clara d'un ton brusque, je ne vous retiens pas ; prenez avec vous quelques-uns de ces noirs, et rendez-vous bien vite à la station, pendant que je resterai sous la garde des autres. Je vous demanderai seulement de m'attendre pendant une heure là-bas ; si dans une heure je ne vous avais pas rejointe, vous seriez libre de retourner seule à Dorling. Quant à moi, je suis déterminée à tenter cette nouvelle épreuve. Les angoisses que mon absence prolongée causeraient à ma mère ne sauraient égaler celles que lui causeraient mes aveux si je revenais à Dorling sans avoir réussi... Partez donc, chère Rachel, et laissez moi à mes projets... Dieu m'aidera peut-être.

— Me supposez-vous capable, Clara, de vous abandonner ainsi ?... Je reste, et ce que vous ferez, je le ferai de même ; nous ne nous séparerons pas, quoi qu'il arrive.

Clara remercia son amie avec effusion, et on s'empressa de communiquer à Tête-de-Crin le désir que l'on avait de visiter sans retard le troisième berceau.

L'Australien et les membres de sa famille ne savaient guère pourquoi les deux Européennes s'obstinaient dans cette course pénible et comme désespérée. Mais, habitués à ne rien comprendre aux idées des blancs, qu'ils considéraient comme des êtres d'essence supérieure, ils se bornaient à une passive obéissance. Clara leur eût commandé de mettre le feu aux quatre coins de la forêt qu'ils eussent obéi sans hésiter, certains que leurs bienfaitrices devaient toujours avoir raison. Quant à la fatigue, elle ne comptait pas pour des gens qui passaient leur vie à parcourir ces solitudes dans toutes les saisons, en bravant les privations les plus cruelles.

Néanmoins, avant de tenter cette décisive épreuve, miss Owens voulut encore savoir quelle direction on allait suivre. Elle eut la satisfaction d'apprendre que l'on se rapprocherait sensiblement de la station Walker. On avait en effet parcouru jusqu'à ce moment une sorte de demi-cercle, et le trajet ne devait pas être beaucoup plus long, en passant par le canton où se trouvait le nouveau berceau, qu'en perçant droit à travers le fourré. Miss Owens se hâta de transmettre cette bonne nouvelle à Clara, qui, de son côté, demanda si le berceau était de petits ou de grands chlamydères.

— Grands, Clara, répondit le sauvage.

— A la grâce de Dieu donc, murmura mademoiselle Brissot ; peut-être vais-je recevoir enfin la récompense de mes efforts !

Et, pour la troisième fois, on s'engagea dans les taillis.

Sans égard pour l'ordre établi par le guide, les jeunes demoiselles continuaient de se tenir par le bras, afin de se prêter un mutuel appui. La fatigue, la chaleur, la soif qui se faisaient sentir de nouveau leur causaient de vives souffrances. D'ailleurs, la marche ne tarda pas à devenir plus lente ; le soleil était couché, et dans certaines parties du fourré on avait déjà peine à se conduire. Les objets, à quelque distance, prenaient des formes fantastiques, toujours effrayantes pour des imaginations féminines ; et si les deux amies n'eussent su qu'aucun animal féroce ne hantait les déserts australiens, elles eussent cru voir à chaque instant, dans cette ombre mystérieuse, des monstres hideux et menaçants prêts à s'élançer sur elles.

Enfin, après bien des haltes, des chocs douloureux, des accès de découragement et de faiblesse pour les jolies voyageuses, on atteignit un bouquet de cèdres au pied desquels se trouvait le berceau. Clara parut se ranimer ; elle allait donc connaître son sort, mettre fin à une anxiété presque aussi douloureuse qu'une déception même ! Toutefois, une difficulté nouvelle, et en apparence insurmontable, venait de surgir ; le crépuscule, en ce moment, faisait place à la nuit, et les cèdres, arbres très feuillus et toujours verts, projetaient une ombre épaisse autour du berceau ; comment procéder à un examen rigoureux des richesses qu'il pouvait contenir ?

Il était abandonné, et aucun battement d'aile ne se faisait entendre à l'intérieur ; sans doute les oiseaux dormaient depuis longtemps sur les arbres du voisinage. Clara et Rachel s'assirent épuisées à côté de la tonnelle, se demandant avec inquiétude comment elles surmonteraient ce contre-temps inattendu. Nez-Percé ne tarda pas à y pourvoir encore. Sur un signe de son père il s'était éloigné de quelques pas, et on l'entendait s'escrimer avec sa hache ; bientôt il reparut portant sous son bras des branches sèches d'un bois résineux ; mis Owens comprit sur-le-champ de quoi il s'agissait.

— Nous allons avoir des torches ! s'écria-t-elle.

Elle-même tira d'un petit nécessaire de poche quelques-unes de ces allumettes chimiques si perfides dans nos villes d'Europe, mais si fort prisées dans le Nouveau Monde, et plusieurs flambeaux ne tardèrent pas à répandre une vive clarté sur tous les alentours ; les jeunes filles pouvaient, comme en plein jour, procéder maintenant à leurs recherches.

Le berceau, ainsi que l'avait annoncé Tête-de-Crin, appartenait à des chlamydères de la grande espèce, et il avait à peu près les dimensions du premier que l'on avait visité. En revanche, soit réalité, soit que la lumière des torches donnât un nouvel éclat à ses décorations, il paraissait beaucoup plus orné ; mille étincelles lumineuses jaillissaient çà et là des parois de la tonnelle ou des objets accumulés, selon l'usage, devant l'entrée des portiques : Clara et Rachel, toujours assises par terre, passèrent rapidement en revue ces jolis oripeaux. Elles les touchèrent et les retournèrent tous avec patience ; mais encore une fois elles reconnurent que ces objets aux reflets éblouissants avaient seulement l'apparence de la richesse, et après les investigations les plus attentives, elles demeurèrent convaincues que le diamant perdu n'était pas là.

En acquérant cette certitude, Clara fut prise d'un accès de désespoir qui touchait à la folie. Elle se mit à pleurer, à sangloter ; elle se roula par terre en se tordant les bras et en s'arrachant les

cheveux. Miss Owens, effrayée, se pencha vers elle pour lui prodiguer les consolations et les caresses.

—Laissez-moi, Rachel, disait la malheureuse enfant, retournez seule à Dorling ; moi, je veux mourir ici. Vous direz à ma mère que je me suis perdue dans le Maaly-Scrub, que j'ai été mordue par un serpent noir, ce que vous voudrez... Mais je n'oserai jamais affronter sa colère et ses reproches... Je suis vouée au malheur, à la honte... j'aime mieux mourir !

Et elle se cachait le visage, tandis que son pied battait le sol avec frénésie.

Toutefois, cet état était trop violent pour durer. Miss Owens laissa passer la première explosion de douleur ; puis, prenant les mains de Clara, elle essaya de lui faire entendre le langage de la raison. Elle lui représenta combien ces transports étaient insensés ; elle l'exhorta à mettre sa confiance dans l'affection de sa mère, dans celle de ses proches et de ses amis ; elle lui parla de Dieu qui défend l'abandon de soi-même et qui sait tirer les pauvres mortels des positions les plus désespérées. D'abord Clara l'écoutait avec une sorte de colère ; mais peu à peu cette voix douce, tranquille, insinuante, parut trouver le chemin de son cœur. Elle cessa de s'agiter, ses larmes coulèrent plus paisiblement et elle finit par tomber dans cette espèce d'abattement qui suit d'ordinaire les crises nerveuses ou les violents orages de l'âme.

Rachel, un peu rassurée, avait cessé de parler, et tout en retenant la main frémissante de sa compagne, elle attendait que Clara fût revenue à elle. Les sauvages, ayant fiché dans le sable leurs torches allumées, faisaient cercle alentour, contemplant avec stupéfaction cette scène extraordinaire. Pendant ce moment d'immobilité, le silence du désert avait quelque chose de lugubre, et c'était à peine si dans l'immensité des bois de maalys on entendait par intervalles de faibles bruissements.

Enfin Clara parut dominer son affliction ; elle dit à l'Anglaise d'une voix brisée :

—Pardonnez-moi, ma bonne Rachel, je dois vous paraître folle ; mais vous saurez tout un peu plus tard, et vous comprendrez alors... Oubliez les transports coupables auxquels je viens de m'abandonner : je les expierai en acceptant avec résignation la peine de mes fautes.

Après une courte pause elle ajouta :

—Il ne nous reste plus rien à faire ici ; regagnons donc au plus vite l'endroit où la voiture nous attend... Je dois me souvenir que vous n'avez pas les mêmes raisons que moi de redouter notre retour à Dorling.

Peut-être le voyage sera-t-il impossible par cette nuit noire, répliqua miss Owens avec un soupir ; cependant il importe de sortir du bois et de nous rapprocher des habitations.

Clara était parvenue à se remettre sur pied avec l'aide de sa compagne. D'abord elle sentait la tête lui tourner et ses jambes se dérober sous elle ; mais elle se raffermît peu à peu et annonça qu'elle était prête à partir.

Tête-de-Crin évaluait à deux milles seulement la distance qu'on avait à franchir pour atteindre Walker-station. Cependant ce trajet pouvait encore excéder les forces des deux jeunes filles, et surtout de Clara qui n'était plus animée par l'espoir de retrouver le diamant dérobé. D'ailleurs, la marche à travers les maalys devait être plus pénible et plus lente pendant la nuit. Chacun s'empressa donc de reprendre son rang, et bientôt toute la troupe se remit en route à la lueur rougeâtre des torches qui

produisaient les effets les plus pittoresques sous ces voûtes de feuillage.

Les Australiens eux-mêmes semblaient désireux de terminer cette longue excursion dans les bois ; pour ces enfants de la nature, le sommeil devient un impérieux besoin dès que le soleil a disparu, et ils étaient impatients de retrouver leur couche de mousse, sous leur abri d'écorces. Ne comprenant rien, comme nous l'avons dit, à la conduite des deux jeunes filles blanches confiées à leur garde, ils ne pouvaient sympathiser avec les chagrins de Clara. Seul, Nez-Percé semblait avoir un vague pressentiment de la vérité, et il observait la pauvre enfant à la dérobée, comme s'il eût cherché un moyen de lui venir en aide dans son affliction.

## XVI

## LA STATION WALKER.

Nous n'entrerons pas dans le détail des nouvelles souffrances que Clara et miss Owens eurent à supporter pour sortir du Maaly-Scrub ; le lecteur en aura facilement une idée, quand nous aurons dit que deux heures entières furent employées à faire un trajet de deux milles.

Enfin, on atteignit le ruisseau desséché, et un tableau moins sombre et moins désolé s'offrit aux regards des pauvres voyageuses. La lune, éclairant la plaine, conjointement avec des myriades d'étoiles, rendait inutiles les torches, que l'on s'empressa d'éteindre. Un calme profond couvrait la campagne endormie, l'air circulait vif et frais, apportant les bienfaisantes émanations de la verdure et des fleurs. On retrouvait une nature clémente, après les taillis inextricables, les sables arides et l'atmosphère suffocante du désert des Maalys.

Aussi les deux amies semblèrent-elles subitement récréées ; elles respirèrent plus librement et échangèrent quelques paroles encourageantes. Leurs souffrances allaient cesser, et elles envisageaient sans trop d'effroi la nécessité où elles seraient peut-être de passer la nuit dans cette campagne paisible, sous la garde d'un serviteur fidèle et dévoué ; mais qu'on juge de leur étonnement et de leur inquiétude quand, arrivés à la place où elles avaient laissé le noir, elles ne trouvèrent plus ni John, ni la voiture qui les avait amenées !

Rachel crut d'abord que les guides s'étaient trompés, et qu'on ne pouvait être à Walker-station ; mais Tête-de-Crin lui montra le toit du bâtiment, qu'éclairait la lune à une courte distance, et elle-même reconnut parfaitement les fougères arborescentes sous lesquelles John s'était établi avec la voiture et le cheval quelques heures auparavant. Que pouvaient-ils donc être devenus ? Miss Owens s'imagina que le noir s'était couché sous un buisson et s'était endormi ; elle se mit à l'appeler avec force, s'attendant à le voir accourir tout effaré et confus de son défaut de vigilance ; mais rien ne bougea, aucune voix ne répondit à la sienne.

L'inquiétude commençait à gagner les deux jeunes filles.

—Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à ce pauvre John ? dit Rachel.

—Nous aurait-il abandonnées ? demanda Clara.

—Il ne nous a pas abandonnées, ma chère, je connais sa fidélité, et je suis convaincue que jamais volontairement... Mais alors où peut-il être ?

On consulta Tête-de-Crin et sa famille, aussi surpris qu'elles-mêmes de la disparition du noir. S'il eût été jour, ils eussent bien vite, avec leur habileté ordinaire à suivre une piste, reconnu

quelle direction John aurait dû prendre ; et malgré l'obscurité, ils se mirent à chercher les traces de l'homme et de la voiture sur le sable ou sur le gazon. Mais sans doute ils ne découvriraient rien de positif, car ils se bornaient à discuter entre eux, et Clara crut remarquer qu'ils jetaient fréquemment les yeux vers le bâtiment voisin. Son attention se tourna aussi de ce côté, et elle tressaillit en voyant une lumière briller dans la maison.

—Miss Owens, dit-elle, on assurait que la station était inhabitée... voyez donc, il y a certainement du monde là-bas...

—En effet, répondit Rachel, mais je suis certaine que M. Walker ne peut s'y trouver, car il a passé il y a deux jours à Dorling, se rendant à Melbourne ; et quant aux troupeaux, ils ont été conduits dans un autre canton, vu le mauvais état des herbages dans celui-ci.

—En l'absence du maître, il y a sans doute quelqu'un qui le remplace, et je gagerais que John, impatient de notre longue absence, aura cherché un refuge à cette habitation avec le char à bancs et le cheval.

—Et moi, dit Rachel en baissant la voix, je ne peux croire que John ait prit ce parti... Souvenez-vous de ce qu'il nous disait, aujourd'hui encore, du berger Burley !

—Mais il paraît certain que Burley est absent... Enfin, Rachel, dans l'impérieuse nécessité où nous nous trouvons, pourquoi n'irions-nous pas à la station nous informer de John, peut-être même demander l'hospitalité pour la nuit ?

Miss Owens réfléchit.

—Je ne sais pourquoi, reprit-elle, je préférerais tout autre arrangement à celui-ci... oui, j'aimerais mieux, je crois, aller chercher un abri dans le campement de Tête-de-Crin.

—Ce campement est loin d'ici, Rachel, et peut-être serais-je incapable... Mais que craignez-vous donc ?

—Je ne saurais le dire ; je songe malgré moi à ces cavaliers suspects que nous avons aperçus au moment où nous nous engageons dans le Maaly-Scrub. Ne serait-il pas possible...

Rachel s'interrompit en voyant les Australiens se réunir en groupe compact d'un air d'effroi. En même temps, un homme vêtu à l'européenne, un grand fouet de squatter à la main, se montra tout à coup, et dit en Anglais d'une voix ironiquement bienveillante :

—Ah ! mes jolies miss, vous voilà donc enfin revenues de votre chasse aux papillons ? Il est bien tard pour que de jeunes ladies courent ainsi les bois !

Rachel avait reconnu le berger farouche de la station ; cependant elle répondit sans manifester aucune crainte :

—Est-ce vous, monsieur Burley ? Je croyais que l'habitation était déserte et que vous aviez conduit vos troupeaux dans le nord ? En tous cas, M. Walker ne saurait être encore revenu de Melbourne ?

Ah ! vous savez cela ? dit Burley ; en effet, il n'est pas de retour encore, mais je le remplace ici. Entrez donc à la maison ; vous y serez bien reçue, miss Owens, et aussi miss Brissot... Une charmante créature, sur ma foi !

Cette invitation faite d'un ton railleur et familier, n'était pas de nature à calmer les appréhensions secrètes des deux jeunes filles.

—Je vous remercie, monsieur Burley, répondit Rachel, mais notre intention n'est pas de nous arrêter chez vous. La nuit est claire, et nous désirons partir sur-le-champ pour Dorling, où notre retard cause sans doute de vives alarmes à nos familles.

Mais pouvez-vous me dire ce qu'est devenu mon domestique John ?

—Eh ! où serait-il, sinon à la station ? fallait-il laisser ce pauvre homme exposé au grand soleil ? Vous le trouverez à la maison avec un verre de grog devant lui et une pipe de tabac... c'est de la bonne hospitalité anglaise. Quant au cheval, la malheureuse bête n'avait ici que de maigres touffes de gazon insuffisantes pour lui remplir la pause, et je l'ai conduite dans le *run*, où l'on trouve encore quelques herbages... venez donc ; vous verrez John, et puis vous partirez, si vous en avez la fantaisie.

Clara et Rachel demeurèrent immobiles.

—Il est inutile que nous allions jusque-là, répliqua miss Owens ; je vous prie seulement de prévenir le domestique que nous l'attendons.

Burley fronça le sourcil.

Ah ça ! mes jolies miss, vous défieriez-vous de moi, par hasard ?

—Non, non, monsieur, dit Clara avec effort, mais nous sommes cruellement fatiguées ; nous aimons mieux attendre John à cette place, en compagnie de ces pauvres noirs, dont nous avons éprouvé la fidélité et le dévouement.

—Ces noirs, répéta Burley, qui seulement alors parut s'apercevoir de la présence des Australiens ; que diable font-ils si près de moi ? Allons ! que l'on détale au plus vite, ajouta-t-il en se tournant vers eux et en faisant claquer son immense fouet ; on doit pourtant bien savoir de quel bois je me chauffe !

A vrai dire, Tête-de-Crin et sa famille s'attendaient, depuis longtemps, à cette terminaison de l'entrevue, et ils s'étaient tenus à une distance respectueuse des interlocuteurs. Aussi, à la première démonstration menaçante de Burley, se mirent-ils à fuir en désordre vers le bois. On les attendait dire en courant, comme pour reprocher aux jeunes filles ce cruel salaire de leurs services :

—Ah ! Clara ! Rachel ! ah ! méchants blancs, méchants !

Rachel et Clara les rappelaient pourtant à grands cris ; mais, terrifiés par les claquements du formidable stockwip, ils continuaient de fuir et disparaurent bientôt dans les ténèbres.

—A la bonne heure, reprit Burley avec une gaieté féroce ; ces coquins me connaissent, et je n'ai pas besoin de longs discours pour me faire comprendre. Ah ça ! mes chers petites ladies, vous allez maintenant venir avec moi ?

—Nous ne vous suivrons pas, répliqua résolument miss Owens ; votre conduite est indigne, et je compte m'en plaindre à M. Walker.

—Oui, oui, nous nous en plaindrons, répéta Clara enhardie par la fermeté de sa compagne.

Burley haussa les épaules.

—Soit, dit-il en riant ; M. Walker et moi nous causerons à ce sujet, si jamais nous nous rencontrons... En attendant, vous allez prendre le chemin de la station.

—Quoi donc ! monsieur, dit Rachel avec dignité, prétendriez-vous user de violence ?

—Ne vous y fiez pas ; vous pourriez vous apercevoir que vous n'êtes pas ici dans un salon de Melbourne, en compagnie de beaux gentlemen nouvellement débarqués du vieux pays.

Les deux amies eurent simultanément la même pensée ; c'était de fuir à leur tour et de gagner le Maaly-Scrub, où elles eussent trouvé une retraite assurée. Par malheur, elles sentaient que leurs pieds endoloris refuseraient de les porter jusque-là, et qu'elles ne pourraient faire dix pas sans être re-

jointes par Burley. Comme elles hésitaient, il reprit durement :

—Eh bien ! allez-vous enfin vous décider, ? On a besoin de vous à la station ; il faut que vous y veniez sur-le-champ, entendez-vous ?

Et il s'approchait pour les saisir par le bras ; Clara fit un geste de dégoût.

—Ne nous touchez pas, s'écria-t-elle, nous allons vous suivre.

Miss Owens n'eût pas cédé si facilement aux injonctions du squatter ; mais que faire, quand la fuite et la résistance sont également impossibles ?

—J'y consens, répliqua-t-elle ; aussi bien mon père et M. Denison, le juge de Dorling, sauraient punir sévèrement tout mauvais procédé à notre égard... Nous allons donc rejoindre John et savoir pourquoi il a transgressé mes ordres.

—A la bonne heure, reprit Burley ; vous voilà enfin revenues raisonnables... Eh bien ! passez devant moi, mes gentilles ladies ; on ne vous fera aucun mal si vous vous montrez bien sages, je vous le promets.

Les deux amies se dirigèrent donc vers l'habitation, en se serrant l'une contre l'autre.

Or, tandis qu'elles cédaient ainsi à la force brutale, elles ne remarquèrent pas que tous les noirs de la tribu de Tête-de-Crin n'avaient pas fui devant Burley. Nez-Percé, au lieu de regagner le Maaly-Scrub comme les autres, s'était caché dans un buisson ; de là, il suivait des yeux les pauvres prisonnières. Dès qu'elles se furent éloignées, il se mit à ramper pour s'approcher à son tour de la station, sans qu'elles se doutassent de cette sympathie impuissante.

Tout en marchant, elles éprouvaient les plus cruelles appréhensions. Elles n'osaient se les communiquer, de peur de se décourager mutuellement, quand survint un nouveau motif d'alarmes. Un homme, qui semblait être sorti de l'habitation voisine, se tenait immobile au bord du chemin. Comme elles passaient devant lui, il les regarda l'une et l'autre avec une telle fixité qu'elles s'arrêtèrent frappées d'effroi. L'inconnu ne daigna pas y prendre garde, et dit au berger en langue étrangère :

—Caramba ! monsieur Burley, vous avez donc rattrapé ces jolis oiseaux des bois ? Je commençais à craindre qu'ils se fussent envolés tout de bon, ce qui n'eût certes pas diminué nos embarras actuels.

—Bah ! senor, répliqua le squatter dans un jargon assez peu intelligible, je vous disais bien qu'ils étaient attachés par la patte, et que nous parviendrions à les mettre en cage !

Puis, s'apercevant que Clara et Rachel avaient fait halte, il leur dit en anglais :

—Eh bien ! qu'attendez-vous, mes jeunes dames ? Avancez donc... Ce gentleman est mon ami.

Elles obéirent machinalement, et l'inconnu marcha derrière elles avec le squatter.

—Vous êtes sûr, monsieur Burley, demanda-t-il en employant la langue espagnole, dont il s'était servi déjà, que ces deux señoritas sont bien, l'une la fille de M. Owens, le chef arpenteur de Dorling, l'autre la fille unique de Brissot, mon ancien maître, et la préférée, presque la fiancée du juge Richard Denison ?

—Si j'en suis sûr, monsieur Fernandez ? Vous n'avez donc pas entendu le domestique noir faire sonner leurs noms et vanter les crédits de leurs familles ? D'ailleurs, je les connais parfaitement l'une et l'autre ; elles sont venues ici, il n'y a pas quinze jours, en compagnie de madame Brissot, de

M. Owens et du juge lui-même ; il n'y a pas d'erreur possible, je vous le garantis.

En ce cas-là, reprit don Fernandez (car c'était bien l'ancien employé du store de B...), nous parviendrons peut-être à nous tirer du mauvais pas où nous sommes engagés.

Les prisonnières ne pouvaient comprendre cette conversation, mais elles sentaient qu'elles venaient de tomber dans un piège, et les manières, les regards sombres de leurs persécuteurs les confirmaient dans l'opinion que l'on avait contre elles de mauvais desseins. Cependant Clara avait été frappée de ce nom de Fernandez, qu'elle savait être celui d'un employé de son père. Bien qu'elle n'eût jamais vu la personne qui le portait, elle se promettait d'invoquer à tout hasard sa protection, et elle cherchait l'occasion de lui parler en particulier, lorsqu'on atteignit enfin la station Walker.

Cette station se composait, comme nous le savons, de trois ou quatre huttes de bois construites sous un bouquet de beaux eucalyptus. La principale de ces huttes était réservée à l'usage du maître ; les autres servaient de magasins ou étaient occupées par des gens de service. Dans l'espèce de cour formée par les bâtiments, les deux amies aperçurent tout d'abord leur char à bancs ; quant au cheval, il avait sans doute été placé dans un enclos voisin, où plusieurs de ces animaux brouaient encore l'herbe jaunie, malgré l'heure avancée.

Un grand bruit venait de la hutte principale et par l'étroite fenêtre, par les fentes de la porte filtrait une vive lumière, qui se reflétait sur les objets environnants. Burley, ayant poussé brusquement la porte, introduisit Rachel et Clara dans une salle basse où se trouvait déjà une nombreuse compagnie.

Cette pièce, qui n'était pourtant pas très-grande, formait avec une chambre située au fond, et plus exigüé encore, le logement habituel de M. Walker. Le plancher consistait en terre battue, peinte d'ocre jaune, et le toit était en écorces d'arbres. Les murs en bois avaient pour tentures des nattes de Chine et de la Nouvelle-Zélande. Quelques meubles européens assez confortables témoignaient de l'aisance du propriétaire, ainsi que des armes, des estensiles de chasse et de pêche, suspendus aux murailles et même au toit de la cabane.

On avait allumé dans cette salle un grand nombre de bougies ; un feu énorme, devant lequel rôtissait un mouton presque entier, brillait dans la cheminée. Six hommes, de costumes et d'âges différents, mais tous de fort mauvaise mine et vêtus d'habillements délabrés, étaient installés autour d'une table, fumant des cigares ou des cigarettes et buvant du grog. Du reste, l'habitation paraissait être au pillage : toutes les provisions du colon absent avaient été tirées de leurs cachettes, et les hôtes actuels de la station en usaient sans ménagement. La fumée du tabac, les âcres arômes des liqueurs fortes, ceux de la graisse qui rejaillissait dans l'âtre avaient tellement vicié l'air que des personnes moins délicates que Rachel et Clara eussent reculé de dégoût.

Aussi, à peine eurent-elles franchi le seuil de la porte, qu'elles s'arrêtèrent ; éblouies, terrifiées, elles étaient prises d'une sorte de vertige et ne songeaient même pas à éviter les regards effrontés qui, de tous les points de la salle, étaient braqués sur elles. Les habitants se mirent à interpeller Fernandez et Burley en espagnol et ces voix rauques, avinées, discordantes, s'élevant à la fois, augmentaient encore l'ahurissement des pauvres prisonnières.

Enfin, un grand gaillara à barbe noire, qui, drapé dans ses haillons, occupait le *rocking-chair* (chaise à bascule) du maître du logis, imposa silence aux autres sur lesquels il semblait avoir une sorte d'autorité. Tout en roulant son *papelito*, il dit à Fernandez :

« Une excellente capture, par saint Jacques de Galice ! Mais laquelle de ces deux *senoritas* est la fille de l'arpenteur ?

— Demandez à Burley, Guzman, répondit Fernandez ; quant à moi, je les vois l'une et l'autre pour la première fois.

Burley désigna miss Owens.

— Ainsi donc, reprit Guzman en regardant fixement la pauvre Clara, l'autre est la fille de Brissot ? Il suffi ; tant qu'elle restera en notre compagnie, je me chargerai de veiller sur elle. J'ai un ancien compte à régler avec son père depuis qu'il a tué notre brave Alvarès qui avait si bien mené l'affaire du tonneau de poudre. Pauvre Alvarès ! il méritait mieux que cela !

— Je vous ai dit déjà, Guzman, répliqua Fernandez, que ce n'était pas Brissot qui avait tué Alvarès, mais l'autre Français, Martigny, celui que vous appelez l'homme au diamant ; et quant à moi, je trouve que Martigny a bien fait ; peu m'importe qui m'entende ! N'était-ce pas une infamie de tenter un pareil coup quand j'étais dans le store, moi votre ami, sans me prévenir du danger, sans me donner les moyens de me mettre en sûreté ?

— Bah ! vous ne pouviez pas vous décider alors à être franchement des nôtres, dit Guzman d'un ton railleur, et l'aventure du pauvre Alvarès a eu du moins cet avantage qu'en voyant de quoi nous étions capables, vous avez pris le parti de venir à nous sans réserve... Par malheur, tout a manqué, tout a tourné mal, et cette vengeance, ces grandes richesses sur lesquelles nous étions en droit de compter... Enfin, ajouta-t-il en allumant sa cigarette et en se balançant nonchalamment dans sa chaise à bascule, voilà que la chance paraît nous revenir un peu, et je donnerai un beau cierge à Notre-Dame-d'Atocha, quand je me retrouverai en pays chrétien, pour la remercier de nous avoir envoyé si à propos ces *senoritas* !

On voit en quelles mains Rachel et Clara étaient tombées. Les envahisseurs de Walker-station faisaient partie en effet des mineurs révoltés qui venaient d'être battus à B\*\*\*, après s'être rendus coupables des plus horribles excès, et ce groupe se composait particulièrement des ennemis acharnés de Brissot et de Martigny. Obligés de fuir devant les forces supérieures que l'autorité était parvenue à réunir aux placers, ils s'étaient arrêtés sur la limite du Maaly-Scrub, prêts à se jeter dans le désert s'ils se voyaient trop chaudement poursuivis. En approchant de la station, ils avaient rencontré John qui attendait ses maîtresses au bord du ruisseau, et avaient appris de lui la présence des deux jeunes filles dans le voisinage. Aussitôt ils avaient conçu le projet de s'emparer d'elles et nous avons vu comment ils y étaient parvenus ; nous saurons plus tard quel parti ils comptaient tirer de cette capture.

Heureusement, les prisonnières ne pouvaient soupçonner au milieu de quels scélérats elles se trouvaient. Les haillons et les mines rébarbatives de ces gens ne leur inspiraient pas trop d'effroi, la négligence dans la mise et la grossièreté des manières étant chose commune dans le pays. Aussi la première impression passée, commencèrent-elles à reprendre leurs esprits, et Rachel, promenant autour d'elle un regard ferme, demanda fièrement en anglais :

— Puis-je savoir, messieurs, pourquoi l'on nous a conduites ici contre notre volonté ? Nous sommes des sujettes de la reine, et sans doute des gentlemen, tels que vous paraissez être, n'oseraient manquer d'égard pour nous.

Ce petit discours où miss Owens rappelait la supériorité féminine si fort respectée dans les colonies anglaises et américaines, ne manquait pas d'habileté. Cependant, soit qu'il n'eût pas été compris, soit qu'on ne se souciât pas d'y répondre autrement, il fut accueilli par des ricanements moqueurs.

Rachel ne se déconcerta pas, et reprit avec animation :

— Puis-je au moins savoir, messieurs, ce qu'est devenu John, mon domestique noir, et si vous avez l'intention de retenir la voiture et le cheval qui doivent nous ramener à Dorling ?

— Votre domestique ? répondit Guzman en mauvais anglais et sans cesser de se balancer dans le *rocking-chair*, il est là sous ce banc ; amenez-le si vous pouvez !

Et il désignait une masse noire que l'on semblait avoir poussée dédaigneusement du pied dans un coin de la salle. Rachel se pencha vers John, car c'était lui ; mais il était immobile et ne répondit pas à l'appel réitéré de sa maîtresse. Elle se redressa toute pâle.

— Il est mort ! dit-elle.

Clara poussa un cri ; cette terreur ne fit que redoubler l'hilarité des assistants.

— Oui, oui, il est mort, reprit Burley avec ironie ; autant du moins que l'on peut l'être après avoir bu une bonne demi-pinte de whiskey... car il a bien fallu cela pour mettre ce moricaud à la raison.

Miss Owens examina John de nouveau et reconnut qu'en effet il était seulement ivre, mais de cette ivresse complète qui cause l'anéantissement momentané d'une créature humaine. Le dégoût l'obligea de s'éloigner aussitôt.

— Qui l'a fait boire ainsi ? demanda-t-elle avec indignation ; John est un honnête serviteur ; il n'eût jamais volontairement commis de pareils excès, quand il savait combien ses services nous étaient nécessaires.

— Bah ! reprit Burley avec nonchalance, ces noirs ne savent pas se modérer quand ils ont à boire à discrétion.

— Mais alors, dit Clara naïvement, comment retournerons-nous à Dorling ?

— Vous resterez avec nous, mes jolies *senoritas*, répliqua Guzman ; nous sommes très-aimables avec les dames.

— Et miss Brissot, ajouta Fernandez en anglais d'un ton doux, se trouvera d'autant mieux en notre compagnie que nous sommes tous d'anciennes connaissances de son père.

Un éclat de rire général accueillit encore cette saillie dont Clara ne pouvait juger la portée ; aussi la pauvre enfant prit-elle à la lettre l'affirmation ironique de l'hidalgo dégénéré.

— Monsieur Fernandez, dit-elle d'un ton suppliant, si vous êtes, comme je le suppose, un ancien employé de notre store aux mines de B\*\*\*, j'invoque votre protection, pour mon amie et pour moi. Mon père a été bien malheureux ces derniers temps, et il ne saurait vous avoir offensé. L'eût-il fait, vous ne voudriez pas certainement vous en venger sur de pauvres filles innocentes que le hasard a mises en votre pouvoir.

Cette touchante prière ne pouvait émouvoir les hommes corrompus et coupables qui l'écoutaient ; cependant ils n'osèrent plus rire, et Fernandez lui-même manifesta quelque embarras, comme si un

vague souvenir d'honneur et de générosité se fût éveillé dans son cœur. Mais cette impression, si elle était réelle, ne fut pas de longue durée ; bientôt il reprit avec son accent railleur :

—Ma protection, miss Brissot ? ce serait plutôt à moi d'invoquer la vôtre... A vrai dire, j'ai eu peut-être de légers torts envers mon ancien patron, et, lorsque je l'ai vu la dernière fois, je l'ai laissé dans une position un peu gênante...

—Pendé par le cou, au milieu du store embrasé, à deux pas d'un baril de poudre prêt à sauter, grommela Guzman en espagnol, c'était gentil.

—Mais il paraît, poursuivit don Fernandez, qu'il s'est tiré d'affaire et qu'il nous garde rancune. Aussi a-t-il lâché à nos trousses toutes sortes de li-miers blancs et noirs, et il s'est mis lui-même de là partie, avec cet autre vaurien de Français qui doit avoir l'âme chevillée dans le corps... Or, sachez-le, chère miss, mes compagnons et moi nous comptons sur vous et sur votre amie pour faire notre paix avec M. Brissot, avec le Français Martigny, même avec le terrible juge Denison, qui commande la troupe et qui, paraît-il, n'a rien à vous refuser.

Clara n'apprit pas sans un vif sentiment d'espoir que des forces considérables, à la tête desquelles se trouvaient Denison, Martigny et son père lui-même, étaient sur la trace de ses persécuteurs actuels ; ce sentiment lui rendit un peu de courage.

—Eh bien ! monsieur Fernandez, reprit elle, soyez généreux envers nous, et, quels que soient vos torts et ceux de vos amis, nous nous efforcerons d'obtenir votre pardon. Commandez qu'on attelle notre voiture et qu'on nous conduise sur-le-champ à l'endroit où sont maintenant mon père, M. Denison et les autres personnes dont vous redoutez la colère ; je vous donne ma parole de faire tout ce qui dépendra de moi pour les décider à cesser leurs poursuites.

Et la pauvre Clara essayait de lire sur toutes ces physionomies brutales l'impression qu'elle avait pu produire ; elle n'y vit encore qu'incrédulité et raillerie.

—*Caramba !* dit Guzman en clignant des yeux, la petite a bien son idée, et, si nous étions assez sots pour nous laisser duper... De par le diable, j'ai bonne envie de la punir de sa fourberie en appliquant deux gros baisers sur ses joues fraîches !

—Et comme l'autre est sa complice, ajouta Fernandez en riant, je me charge de lui infliger la même punition.

Les deux bandits se préparaient à joindre l'action aux paroles ; Clara et Rachel, sans cesser de se tenir par la main, s'élançèrent dans un angle de la salle, où elles se fortifièrent derrière un meuble.

—Lâches ! s'écria Clara, osez vous bien insulter des femmes sans défense ?

—N'y a-t-il donc pas ici un Anglais, un gentleman, dit miss Owens avec énergie, pour protéger des Anglaises contre l'insolence de ces étrangers ?

Cet appel au patriotisme national a une telle puissance auprès de quiconque est né dans la Grande-Bretagne que, même au milieu de cette troupe de scélérats, il fut entendu. Il ne se trouvait pourtant là que deux Anglais : l'un était le squatter Burley, dont nous connaissons les mauvaises dispositions à l'égard des prisonnières ; l'autre était un gros homme à favoris rouges, aux énormes poings, vêtu d'un paletot déchiré et d'un pantalon à carreaux frangé par le bas. Aux cris poussés par les jeunes filles en détresse, cet homme se leva brusquement, et, se plaçant devant elles, il dit dans un espagnol presque inintelligible :

—Dieu me damne, je ne souffrirai pas que l'on insulte une Anglaise !... Si gredin que je sois deve-

nu, on ne manquera pas de respect, en ma présence, à de jeunes ladies qui sont sujettes de Sa gracieuse Majesté... J'assommerai celui qui fera un pas de plus !

Et il se posa en athlète, les poings fermés, prêt à exécuter sa menace.

—Thompson a raison, dit Burley à son tour ; puisque notre sûreté nous oblige à retenir ces jeunes filles, gardons-les, mais conduisons-nous envers elles convenablement. Aussi bien on ne sait pas ce qui arrivera, et il pourrait en cuire à ceux de nous qui auront dépassé certaines bornes.

Cette intervention énergique imposa aux Mexicains, qui regagnèrent leur place en assurant qu'ils avaient seulement voulu plaisanter. Thompson alla se rasseoir à son tour, pendant que Burley reprenait :

—Ces étourdies, comme vous pouvez le voir, sont mourantes de fatigue, peut-être de faim et de soif. Or, demain nous aurons besoin qu'elles soient en état d'agir et de marcher, si nous ne voulons qu'elles nous causent des embarras interminables, et il importe de les ménager dès à présent. Je propose donc de les installer dans la chambre voisine, où elles auront la liberté de prendre un peu de nourriture et de repos ; ainsi elles se trouveront alertes et bien portantes pour le moment du départ.

—Prenez garde qu'elles ne s'enfuient ! s'écria Guzman ; il faut grandement se défier des ruses féminines.

—On y veillera... Allons ! venez, continua Burley en s'adressant aux deux jeunes filles encore tremblantes ; à moins, ajouta-t-il avec impertinence, que vous consentiez à souper en notre compagnie.

Clara et Rachel quittèrent avec précipitation leur retranchement, et, précédées du berger, qui s'était emparé d'une bougie, elles gagnèrent la chambre voisine dont elles se hâtèrent de refermer la porte sur elles.

Cette chambre, occupée habituellement par M. Walker, était tapissée de nattes comme la première pièce, et meublée avec une extrême simplicité. Elle contenait seulement quelques sièges, une table et un lit assez mince, muni au lieu de rideaux d'une ample moustiquaire. Elle recevait du jour par deux étroites fenêtres situées l'une en face de l'autre ; et comme dans les absences fréquentes du maître la station demeurait vide, ces fenêtres se fermaient intérieurement par de solides volets assujettis avec des cadenas. Ce fut à ces cadenas que Burley courut d'abord, après avoir posé la bougie sur la table ; il s'assura qu'ils tenaient bien, en retira les clefs, puis il dit sèchement à Rachel et à Clara :

—On ne vous importunera pas ici, si vous n'essayez pas de nous fausser compagnie ou de nous jouer quelque autre mauvais tour, car, dans ce cas, je ne répondrais de rien. Tranquillisez-vous donc, et je vais voir si je ne pourrais vous procurer quelque chose pour vous reconforter.

Et il entra dans la première pièce où ses compagnons continuaient de causer à grand bruit.

Clara et Rachel était tombées sur des sièges, mais elles n'osaient encore échanger leurs idées, sachant bien que l'absence de Burley ne serait pas longue. En effet, il reparut bientôt, portant une bouteille de vin entamée, un pot d'eau, un morceau de pain dur et de la viande froide. Il déposa le tout sur la table et allait se retirer définitivement, lorsque miss Owens le retint :

—Monsieur Burley, dit-elle à voix basse et d'un ton insinuant, vous nous avez prouvé ce soir que vous étiez un véritable Anglais. Vous avez cent

fois plus de cœur et d'intelligence que ces étrangers féroces avec lesquels vous semblez faire cause commune... Je vous en conjure donc, réfléchissez à quels dangers vous vous exposez, vous, intendant de cette station, en acceptant une sorte de complicité avec ces vagabonds poursuivis par la justice. Aidez-nous à leur échapper et vous en serez généreusement récompensé.

—Et comment savez-vous, reprit Burley avec rudesse, si je vaudrais plus ou moins que les autres ? Il y a quelques jours, en effet, j'étais l'intendant de cette station, et je vivais en honnête gentleman... oui, je vivais en honnête homme, répéta-t-il d'un ton sombre, quand ce juge de Dorling, ce M. Richard Denison, s'est avisé de découvrir que j'étais un convict et de la plus mauvaise espèce. Il l'a dit à M. Walker ; celui-ci, après m'avoir donné congé, à renvoyé le troupeau dans une station voisine, sous la conduite de l'autre berger, puis est parti lui-même pour Melbourne, afin de me trouver un remplaçant... Alors, que pouvais-je faire sans pain et sans ressources ? Je suis retourné aux placers où j'avais travaillé autrefois et où j'avais des amis. J'y suis arrivé au moment où tout était en désarroi, et n'ayant rien à perdre, ma foi ! j'ai suivi l'exemple des autres. Je me suis compromis comme eux, et si on les pend, je n'ai aucune chance d'éviter la corde... Aussi les ai-je amenés dans cette maison où j'avais les moyens de pénétrer et où ils ont tout mis au pillage. Walker, à son retour, pourra voir comment je me venge ! Maintenant, une occasion se présente, continua-t-il en jetant un regard haineux sur Clara, de me venger aussi du méchant juge qui est cause de tout le mal, croyez vous donc que je la laisserai s'échapper ? Non, certes ; « coup pour coup » comme Conan disait au diable.

—Encore une fois, monsieur Burley, ne vaudrait-il pas mieux...

—Assez ; vous parlez en vain... Tenez, dans votre intérêt même, laissez-moi rejoindre mes compagnons bien vite, car ils seraient capables de venir me chercher ici... Les entendez-vous ?

En effet, les mineurs appelaient Burley et ne lui épargnaient pas les grossières plaisanteries sur le séjour prolongé qu'il faisait dans la chambre des prisonnières. Comme il allait sortir, Clara lui dit encore d'un ton angélique :

—Vous essayez inutilement de le nier, monsieur Burley, vous êtes bon... Seul, parmi tous ces gens, vous nous avez témoigné de la pitié.

—Ce n'est pas de la pitié ; seulement, je désire que vous soyez en état d'accomplir demain ce que l'on attend de vous.

—Mais, de grâce, que peut-on attendre de deux pauvres femmes ?

—Vous le saurez quand il sera temps... adieu.

Il sortit précipitamment et les jeunes filles entendirent la clef tourner deux fois dans la serrure.

Demeurées seules, elle se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Chère miss Owens, dit Clara, nous avons commis une grande imprudence et l'on pourrait croire que Dieu veut nous en punir. Je ne me pardonne pas d'avoir été cause de votre malheur en vous poussant à cette démarche inconsidérée...

—Ne parlez pas ainsi, Clara, répondit Rachel avec une sorte de confusion ; vous, du moins, vous aviez d'importants motifs pour vous déterminer à cette excursion dans le Maaly-Scrub, au lieu que moi, je l'avoue à ma honte, je cédaï uniquement à mon goût pour les curiosités de la nature. N'avez donc aucun regret à cause de moi ; si vous aviez refusé de m'accompagner, j'eusse été peut-être as-

sez folle pour venir seule... Que doit penser mon père, que doit penser votre mère en ne nous voyant pas rentrer ce soir ? Et nul ne sait à Dorling quelle direction nous avons prise ! ... Mais ce n'est pas le moment de nous lamenter ; cherchons plutôt s'il n'y aurait pas un moyen de nous tirer de ce mauvais pas,

Le problème était plus facile à penser qu'à résoudre. Les deux pauvres enfants, assises côte à côte, s'entretenaient longuement à voix basse sur leur situation présente ; mais après bien des suppositions hasardées, bien des projets absurdes et impraticables, elles finirent par reconnaître qu'elles ne pouvaient rien et qu'il fallait attendre les événements.

Cependant une partie de la nuit s'était écoulée. Dans la pièce voisine, les mineurs insurgés prolongeaient leur souper qui n'avait pas tardé à dégénérer en orgie. On les entendait causer avec une extrême animation, parfois même se quereller et se menacer ; mais la conversation ayant lieu en espagnol, il était impossible d'en comprendre l'objet. Du reste, ils ne paraissaient plussonger à leurs prisonnières et celles-ci s'étaient rassurées un peu.

Jusque-là, elles n'avaient pas voulu toucher aux provisions apportées par Burley. L'anglaise, chez laquelle la faim se faisait sentir plus vivement, ou dont l'organisation flegmatique résistait mieux à l'inquiétude de la crise actuelle, se décida la première, et, s'approchant de la table, mangea quelques bouchées. Clara refusait d'abord de l'imiter ; mais sa compagne lui représenta si vivement la nécessité de reprendre des forces, qu'elle essaya de surmonter sa répugnance et qu'elle y parvint.

Ce repas terminé, elles éprouvèrent l'une et l'autre l'espèce d'accablement qui suit les grandes émotions et les grandes fatigues. Il y avait là, comme nous l'avons dit, un lit assez confortable, quoique sans draps et sans couvertures ; mais comment oser se coucher dans cette chambre où quelque bandit ivre pouvait avoir la fantaisie de pénétrer d'un moment à l'autre.

Afin d'éviter une surprise de ce genre, miss Owens s'avisait d'un expédient : elle entassa devant la porte tous les sièges et les meubles légers contenus dans la chambre et les posa en équilibre les uns sur les autres. Sans doute un pareil rempart ne pourrait arrêter sérieusement ceux dont elle redoutait les attaques ; mais au moindre mouvement de la porte tout l'échafaudage devait couler avec fracas, et du moins les pauvres prisonnières seraient mises sur leurs gardes.

Cette précaution prise, elles n'hésitèrent plus à se jeter tout habillées sur le lit, en laissant la bougie allumée.

Elles s'étaient bien promis de ne pas s'endormir ; et d'ailleurs elles pensaient que l'inquiétude les tiendrait éveillées. Mais le sommeil est un besoin impérieux, souvent invisible, pour la jeunesse. La fatigue physique l'emporta sur l'agitation de l'esprit, et leurs paupières s'appesantirent peu à peu. Plusieurs fois elles se redressèrent brusquement sur leur couche ; mais, rassurées par le calme qui régnait maintenant dans la première pièce, elles retombaient bientôt dans leur torpeur involontaire et elles finirent par s'endormir profondément en se tenant embrassées.

## XVII

### LES OTAGES.

La nuit s'écoula ainsi, et les premières lueurs du jour commençaient à se montrer à l'orient, quand on gratta extérieurement au volet d'une des

fenêtres. Il n'en fallut pas davantage pour que Clara et Rachel sautassent toutes tremblantes à bas du lit. Comme elles réparaient le désordre de leur toilette, sans savoir encore de quoi il s'agissait, une personne invisible dit avec de grandes précautions :

—Missi Owens !... missi Rachel ! Pour Dieu, répondez à moi !

Rachel avait reconnu la voix de John. Elle s'approcha sans bruit de la fenêtre, qui, n'étant pas munie de châssis vitré, se fermait seulement, comme nous l'avons dit, avec un volet de bois. Une assez large fente existait entre la muraille et le volet, et c'était par là que John avait appelé. Miss Owens, à son tour, se pencha vers l'ouverture et répondit tout bas :

—Me voici John ; que me voulez-vous ?

Le noir sembla d'abord stupéfait de l'heureux succès de sa tentative. Il reprit bientôt avec naïvete :

—Vous vivante encore, bonne missi Rachel ?

—Mais sans doute.

—Et pas blessée, pas maltraitée par les méchantes gens, ni missi Clara non plus ?

—Ils ne nous ont maltraitées qu'en paroles... Mais vous... John, comment nous avez-vous laissées tomber dans cet affreux guet-apens ?

—Pas la faute à moi, pas du tout... Moi bien malheureux.

Et il raconta en peu de mots ce qui lui était arrivé à partir du moment où les jeunes filles avaient pénétré dans le Maaly-Scrub, en compagnie de Tête de-Crin et de sa tribu.

Les cavaliers qu'on avait aperçus dans la plaine peu d'instants auparavant s'étaient rendus à la station Walker et s'y étaient installés en maîtres. Le noir eût pu facilement se cacher dans les broussailles au bord du ruisseau, mais il n'était pas aussi facile de cacher la voiture et le cheval dont il avait la garde ; aussi n'avait-il pas tardé à être remarqué par les inconnus, et deux d'entre eux s'étaient détachés de la bande pour venir à lui ; c'étaient Burley et Fernandez. On lui avait demandé naturellement ce qu'il faisait là, et John n'avait pas cru devoir dissimuler la vérité. Convaincu que l'importance de son maître et le haut rang des demoiselles confiées à ses soins devaient frapper les questionneurs de respect, il leur apprit que Clara et Rachel se trouvaient en ce moment dans le voisinage. Cette nouvelle avait paru, en effet, impressionner Fernandez et le berger ; ils s'étaient rapidement concertés, puis ils avaient pressé John de venir à la station où il pourrait attendre plus commodément ses maîtresses. Il avait refusé d'abord, mais on l'avait prié avec tant d'obligeance qu'il avait fini par céder. On avait donc attelé le cheval au char à bancs et l'on s'était dirigé vers la maison, où le noir avait reçu une pressante invitation de boire « un coup de wiskey, » avec ses nouveaux amis.

Un noir ne résiste guère à une semblable invitation ; John avait donc accepté. A ce premier coup, un autre avait succédé, puis un autre encore, et le pauvre cocher, malgré sa simplicité, avait fini par reconnaître qu'on voulait l'enivrer. Il avait refusé de boire davantage, mais alors le Mexicain Guzman avait froncé le sourcil et, posant la main sur sa *machete*, s'était écrié que John l'insultait en refusant de lui faire raison, et qu'il lui planterait son couteau dans la gorge s'il ne se montrait pas plus poli. Force avait été au noir, tout tremblant, d'avaler rasade sur rasade, jusqu'à ce qu'il eût roulé ivre-mort sous la table.

—Moi m'être éveillé tout à l'heure dans l'auge des moutons où les vilaines gens avoir placé moi, disait-il avec confusion ; mais moi pas coupable, bonne missi Rachel, pas coupable, du tout !

—Je vous crois, mon pauvre John, reprit miss Owens ; ces hommes, en effet, devaient vouloir vous écarter afin de nous faire plus sûrement tomber dans leur piège... Mais soupçonnez-vous quels peuvent être leurs projets à notre égard ?

—Moi rien savoir du tout, missi Owens ; moi croire d'abord eux avoir tué vous et missi Brissot... et moi bien, bien affligé.

—Eh ! quel intérêt auraient-ils à nous tuer ? Enfin, John, ne voyez-vous aucun moyen de nous tirer d'ici ?

—Aucun, bonne maîtresse ; eux couchés en travers de la porte d'entrée avec des couteaux et des revolvers ; fenêtres bien closes avec des ferrures ; pas moyen de délivrer vous.

—Mais vous-même, ne pouvez-vous donc vous enfuir ? on vous croit sans doute encore engourdi par l'ivresse ; incapable de vous mouvoir, et l'on est sans défiance à votre sujet. Pourquoi n'essayeriez-vous pas de sauter sur un cheval et de courir à toute bride à Dorling, où vous instruiriez mon père de la terrible situation où nous sommes ?

—Oui, oui, faites cela, John, dit à son tour Clara, qui, debout derrière son amie, n'avait pas perdu un mot de la conversation ; nos persécuteurs semblent encore endormis ; profitez du moment favorable, partez vite !

John eut l'air de réfléchir sur l'exécution du plan qu'on venait de lui suggérer. Après une pause, il reprit résolument :

—Moi vouloir essayer. Les chevaux être là dans le clos, et moi choisir le meilleur pour...

Il n'acheva pas : on entendit claquer un fouet, et aussitôt le noir poussa des cris affreux en courant à droite et à gauche.

—Que faites-vous là, drôle ? disait Burley d'un ton irrité ; que complotiez-vous avec ces petites sottes ? Allons ! rentrez, et ne vous avisez pas de vouloir lutter contre nous, car vous ne seriez ni le plus rusé ni le plus fort.

(A CONTINUER.)



## LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



FIN qu'on ne prête pas de projets séducteurs à Morany, nous nous empressons de déclarer que Geneviève Martigné était affligée de quarante-trois automes et de grosses joues violacées entre les quelles pointait timidement un tout petit nez qui semblait étouffé par elles, comme un écolier pris entre les crinolines de deux voisins d'omnibus.

Sauf le nez, qui mettait une obstination ridicule à rester pointu, tout était arrondi chez Geneviève, même les yeux ; aussi la digne femme avait-elle toujours l'air de rouler plutôt que de marcher. Les angles, supprimés par la graisse sur la figure de Geneviève, avaient passé dans son caractère. Sous un air paternel, et avec une voix assez douce, M<sup>me</sup> Martigné cachait une langue de vipère qu'une susceptibilité outrée mettait sans cesse en mouvement.

Son mari ne possédant pour toute fortune qu'une petite place, Geneviève s'était trouvée trop heureuse jusque-là de se raccrocher à sa cousine Clémence, la femme d'Ernest. Elle lui servait de chaperon, pour ne pas dire de dame de compagnie. Elle profitait ainsi des loges, des billets de concert et des invitations de bal que recevait sa belle-sœur, qui lui donnait de temps en temps quelques robes, quelques dentelles ou quelque bijou. De son côté, Geneviève savait flatter adroitement toutes les petites vanités de Clémence et courait au-devant de ses moindres caprices.

Elle déploya toute son amabilité pour plaire à M. Morany. Blanc ou brun, un parent qui a des millions est un homme à choyer. Or, Morany, tout en causant, avait dit à Ernest Martigné qu'il avait une lettre de crédit de cent mille francs chez M... et C<sup>e</sup>, sans préjudice d'une cinquantaine de mille francs qu'il recevait chaque année par leur entremise.

Ernest n'avait eu garde de manquer cette occasion de se convaincre de la valeur réelle de son parent. Grâce à ses relations de banquier à banquier, il avait eu facilement la preuve de la véracité de Morany. Ce renseignement avait paru si concluant non-seulement à M. Martigné, mais à toute la famille, que M. Morany avait été accueilli à bras ouverts par tout le monde.

Les visites réciproques se multiplièrent si bien, qu'au bout de quelques semaines on apprit sans étonnement que M<sup>me</sup> Geneviève Martigné allait demeurer chez son cousin Morany, dont elle tiendrait le ménage. Vu l'âge et la tournure de la veuve, les mauvaises langues n'avaient pas grand-chose à dire à cette arrangement, mais cette nouvelle n'en fut pas moins accueillie avec une certaine contrariété par les autres parents. Ils connaissaient

le caractère de Geneviève, et craignaient, non sans raison, qu'elle accaparât le *nabab*. N'osant pas critiquer, on plaisanta. M. Morany eut l'air de prendre tout cela au sérieux. Pour éviter de se compromettre, il proposa un beau jour à M. Ernest Martigné de venir occuper le second étage de sa maison. Le banquier accepta d'autant plus volontiers qu'il était bien aise de demeurer à quelque distance de ses bureaux et d'être débarrassé d'un logement de cinq mille francs, qui, dans l'état de ses affaires, commençait à lui paraître lourd. Au fond du cœur, je crois qu'il était bien aise aussi de surveiller Geneviève, et qu'il espérait amener Morany à quelque commandite.

Comme nous l'avons dit plus haut, M. Ferdinand Martigné, l'oncle d'Ernest, n'avait laissé qu'une fille, Juliette Bartelle, dont le mari était capitaine au long cours. Cette jeune femme, déjà mère de deux charmantes petites filles, se trouvait dans une triste position. Environ deux ans avant la mort de M. Ferdinand Martigné, M. Bartelle avait eu l'idée de profiter de la baisse amenée sur certains articles par la révolution de 1848, pour tenter un grand coup de commerce.

Il était parti pour Madras sur le navire la *Zulma*, de Bordeaux, avec une pacotille composée principalement de soieries et d'articles de Paris. Son opération ayant assez bien réussi, il avait écrit à sa femme pour annoncer son retour. Quatre mois s'écoulèrent cependant sans qu'on entendit parler de lui.

Les informations recueillies par M<sup>me</sup> Bartelle lui apprirent que le navire la *Zulma* était arrivé à Bordeaux, mais sans capitaine et sous le commandement du second, nommé M. Lénarzec. Elle partit aussitôt pour Bordeaux. Le nouveau capitaine de la *Zulma* dit à la jeune femme que M. Bartelle lui avait remis le commandement quelques jours avant le départ du navire, en déclarant que des affaires importantes le forçaient à prolonger son séjour à Madras.

M. Frangis, l'armateur de la *Zulma*, ne put donner à Juliette d'autres renseignements que ceux déjà fournis par M. Lénarzec. Il ne comprenait rien lui-même à la conduite de M. Bartelle, qui, dans ses lettres, n'avait spécifié aucune des *affaires importantes* qui le retenaient à Madras. M. Bartelle s'était, du reste, occupé avec beaucoup de zèle et d'activité des intérêts commerciaux et de l'armement de la *Zulma*, jusqu'au moment du départ du navire. M. Frangis ne lui gardait pas moins rancune de cette démission si brusque et si peu motivée. Il délivra néanmoins la jeune femme d'un grave sujet d'inquiétude, en lui prouvant que les marchandises qu'il avait en consignment pour le compte de M. Bartelle suffiraient à payer toutes les obligations que ce dernier avait contractées à Lyon et à Paris pour sa pacotille.

Touchés de la douleur de Juliette, M. Frangis et le capitaine Lénarzec promirent de seconder de tout leur pouvoir les démarches de M<sup>me</sup> Bartelle, pour découvrir la trace de son mari.

L'année suivante, en effet, Juliette reçut une lettre de M. Lénarzec, datée de Bombay. Le digne

capitaine lui annonçait que toutes les recherches de ses amis à Madras n'avaient abouti qu'à constater que M. Bartelle avait quitté cette ville quinze jours environ après le départ de la *Zulma*. Il s'était embarqué sur un navire américain nommé le *Washington*, en destination pour Madagascar. Mme Bartelle écrivit aussitôt à un négociant français établi dans cette île et dont M. Frangis lui avait envoyé l'adresse. Après bien des lettres et bien des démarches, elle apprit enfin que le *Washington* avait débarqué à Madagascar un passager qui portait le nom de Ferrier, mais dont le signalement répondait exactement à celui de M. Bartelle.

Ce passager était accompagné d'un vieil Arabe jaune, maigre et cassé comme un homme épuisé par la fièvre ou par de grandes fatigues.

Les recherches faites à Madagascar n'amènèrent aucun résultat. On ne retrouva plus la trace des deux voyageurs. Ils n'avaient fait évidemment que passer, car on les eût facilement découverts s'ils étaient restés dans l'île.

De tous ces renseignements, une seule chose ressortait d'une manière bien positive, c'est que M. Bartelle avait fait tout ce qui dépendait de lui pour qu'on perdît ses traces ; mais dans quelle intention ? Ses parents, ses amis, son armateur et son ancien second se creusaient vainement la cervelle pour deviner ce mystère.

Malgré son caractère intéressé, son avarice et sa brusquerie, M. Bartelle était un honnête homme, plus estimé sans doute qu'aimé, mais dont la probité était restée à l'épreuve de tout soupçon. Il n'était pas dans de mauvaises affaires. Les deux tiers du produit de sa pacotille, qu'il avait renvoyés en France sous forme d'indigo, de salpêtre, de sucre, etc., suffisaient et au-delà pour faire face à ses obligations. Il n'avait donc aucun motif de se cacher. Une fois toutes les affaires réglées, il était même resté à Mme Bartelle une quarantaine de mille francs qui lui rapportaient 15 à 1,600 francs par an.

C'était bien peu pour vivre et pour élever ses deux filles. M. Morany qui avait appris tout cela par M. Martigné, chez lequel il voyait de temps en temps Mme Bartelle, offrit à la jeune femme l'hospitalité qu'avaient déjà acceptée M. et Mme Ernest Martigné, ainsi que leur belle-sœur.

Comme il se chargeait non seulement du logement, mais de toutes les dépenses de table, etc., on comprend que sa proposition n'était pas à dédaigner. Seule, Juliette aurait pourtant refusé pour garder son indépendance, même aux prix de la médiocrité, mais tout le monde lui reprocha son obstination.

— M. Morany s'attachera à vos enfants, lui disait-on. S'il vous arrivait un malheur, eh bien ! il ne pourrait les abandonner après les avoir vues grandir près de lui.

Cédant à l'avis général, ainsi qu'au conseil de sa propre raison, Juliette finit par accepter les offres généreuses de M. Morany. Elle fut installée au troisième étage, vis à vis de Geneviève, qui avait comme elle un appartement complet. Toute la famille Martigné se trouva donc rassemblée sous le toit de M. Morany, à l'exception pourtant de Mme Guitarnan, sœur de Vincent, de Gontran et d'Ernest. Veuve, n'ayant qu'un fils et jouissant d'une jolie fortune, elle avait préféré conserver l'appartement fort convenable qu'elle occupait depuis dix ans rue, de Tournon.

Elle avait l'habitude de passer chaque année quelques mois à une campagne qu'elle possédait auprès d'Amiens. La veille de son départ elle invita à dîner M. Morany et M. Ernest Martigné, qui

amena ses deux petits garçons, dont l'un était le filleul de Mme Guitarnan.

Quelque temps après le repas, presque tous les convives se trouvèrent gravement malades. Un des enfants, le petit Edouard Martigné, mourut dans la nuit.

Son frère, qui était un peu malade avant dîner, n'avait heureusement presque rien mangé. Grâce à son jeûne forcé, il échappa au sort des autres convives. Son père fut sauvé par le motif contraire. Grand mangeur et fort gourmand, M. Martigné fut pris immédiatement après le repas de vomissements qui débarrassèrent probablement son estomac d'une partie des matières vénéneuses qu'il avait absorbées. Il se ressentit néanmoins de cet accident durant plusieurs mois.

Mme Guitarnan succomba au bout de deux jours de cruelles souffrances. Quant à M. Morany, qui généralement ne mangeait pas grand'chose après le *curry* indien que son domestique venait lui préparer partout où il dînait, il n'eût qu'une légère indisposition de quelques jours.

La mort du pauvre petit Edouard et de Mme Sophie Guitarnan, ainsi que le danger qu'avaient couru les autres convives, réveillèrent le souvenir des accidents multipliés qui avaient atteint depuis deux ans la famille Martigné. Une enquête fut commencée au sujet de cet empoisonnement.

On l'attribua à un plat de champignons dont tout le monde avait mangé, excepté Savinien Guitarnan, le seul précisément qui n'avait pas été malade. Les champignons furent analysés par un chimiste, qui y découvrit en effet un toxique, auquel cependant il ne put reconnaître le caractère habituel des champignons vénéneux.

De son côté, le cuisinier de Mme Guitarnan, qui était chez elle depuis vingt ans, jura ses grands dieux qu'il avait acheté au marché les champignons, qui, par conséquent, avaient subi la visite des inspecteurs. Les deux autres domestiques de Mme Guitarnan étaient aussi à son service depuis fort longtemps et d'ailleurs ils n'avaient aucun intérêt à nuire à leur maîtresse. La seule personne étrangère qui fût entrée dans la cuisine, était le khitmutgar Bhyrruh-Komul, qui, suivant l'usage indien, accompagnait son maître chaque fois que ce dernier dînait en ville, afin de le servir à table. Comme on avait aucun motif de soupçonner ni le serviteur ni le maître d'en vouloir à la vie de Mme Guitarnan et de ses convives, il fallut bien admettre comme tout le monde l'avait fait au premier moment, que des champignons vénéneux étaient cause de tout le mal.

#### IV.

Craignant pour M. Guitarnan les tristes souvenirs que devait lui rappeler l'appartement de sa mère. M. Morany lui renouvela ses offres d'affectueuse hospitalité, mais le jeune homme préféra conserver sa liberté.

Une après-midi du mois de juin 1853 (un an par conséquent après ce que nous venons de raconter), Mme Juliette Bartelle et ses deux cousines, Clémence et Geneviève Martigné, travaillaient à l'ombre d'un berceau de verdure, dans leur jardin, ou, pour être plus exact, dans le jardin de leur hôte, M. Morany. Non loin d'elles, Frédéric Martigné, le fils de Clémence, jouait avec les petites Bartelle.

Frédéric était un joli garçon de douze ans, très-grand pour son âge, aussi frais, aussi rose qu'une petite fille. Brave comme un lion, étourdi comme un hanneton, exigeant, turbulent, volontaire, têtu comme un mulet quand on le prenait par la ri-

gueur, mais cédant facilement à une parole affectueuse, Frédéric semblait avoir du salpêtre dans les veines. Sa mère le gâtait beaucoup. Comme il était gai, intelligent, affectueux et câlin, chacun se montrait indulgent pour des défauts que son excellent cœur faisait oublier.

Les deux filles de Juliette avaient dix ans.

Comme la plupart des jumeaux, elles se ressemblaient extraordinairement; seulement Cécile était blonde, tandis qu'Emma avait des cheveux bruns, qui devaient évidemment devenir noirs. L'expression de leur physionomie différait aussi du tout au tout : Cécile était la douceur même; elle se fût laissé mettre en morceaux sans proférer une seule plainte.

Quant à Emma, c'était un vrai lutin. Elle tenait tête à maître Frédéric et défendait fréquemment sa sœur contre le petit tyran, à qui Cécile était trop heureuse d'obéir. Aussi ardente dans ses affections que dans ses haines d'enfant, Emma professait un véritable culte pour sa mère. Elle partageait l'affection de Cécile, mais la soumission passive de celle-ci aux caprices de Frédéric indignait l'indépendante Emma.

Au beau milieu d'une conversation fort animée entre Clémence et Geneviève, au sujet du point d'Angleterre et du point d'Alençon, le bruit d'une querelle entre les enfants attira l'attention de Mme Bartelle.

Depuis le matin, Cécile et Emma étaient fort occupées à faire un parterre; Frédéric en disposait un autre vis-à-vis de celui-là. Tout marchait à merveille, quand Frédéric, trouvant que le parterre de ses cousines était mal disposé, voulut leur persuader de le refaire sur le modèle du sien. Emma aurait probablement fini par céder aux instances de Cécile, qui était toujours de l'avis du petit garçon, mais Frédéric n'eut pas la patience d'attendre. Il commença, sans plus de formalités, à démolir le parterre de ses cousines.

Emma voulut lui arracher la petite bêche dont il se servait, mais elle n'était pas de force. Furieuse de voir son cousin continuer son œuvre de destruction en se moquant d'elle, Emma courut au parterre de Frédéric. Saisissant à pleines mains les fleurs déjà plantées, elle infligea immédiatement à l'ennemi la peine du talion, et ravagea son territoire comme il ravageait le sien.

—Veux-tu laisser cela, vilaine méchante! s'écria Frédéric se précipitant vers elle et repoussant Cécile, qui cherchait à le retenir.

La pauvre Cécile tomba à la renverse et se fit beaucoup de mal. De peur qu'on ne grondât son cousin, elle se releva bien vite et détourna la tête pour cacher les grosses larmes qui roulaient le long de ses joues.

Malheureusement pour Frédéric, Emma avait tout vu. Sauter sur le petit garçon, lui appliquer un vigoureux coup de pelle dans la poitrine, courir à sa sœur, la relever et l'embrasser en pleurant, tout cela fut l'affaire d'une minute pour l'intrépide amazone. D'abord abasourdi par cet attaque imprévue, Frédéric se précipita sur Emma, mais Mme Bartelle, qui ne quittait jamais ses enfants des yeux, était déjà accourue.

—Je suis tombée toute seule, répétait Cécile, plus désolée de la colère de son cousin que de sa propre mésaventure.

Emma ne disait rien, mais elle regardait maître Frédéric d'un petit air furibond qui donnait la plus drôle de mine du monde à sa mignonne figure.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Clémence.

—Ce qu'il y a, répondit Geneviève, en contrant à Frédéric, qui détestait Mme Bartelle et ses filles, il

y a que ton fils vient de recevoir un coup de cette méchante petite Emma. Viens, mon pauvre ange, continua-t-elle en embrassant le gamin, qui se débattait comme un beau diable pour se débarrasser de ses caresses.

Mme Bartelle rétablit bientôt la paix entre les parties belligérantes.

Afin d'expliquer la partialité avec laquelle Geneviève était intervenue dans cette querelle d'enfants, nous devons dire qu'elle détestait Mme Bartelle. Elle avait pour cela deux motifs. D'abord M Morany laissait percer une certaine prédilection pour Juliette. Puis Clémence, de son côté, emmenait quelquefois Mme Bartelle au théâtre ou bien au bois de Boulogne.

Or, chaque politesse faite à Juliette semblait à la veuve un vol commis à son préjudice; aussi ne manquait elle jamais de faire son possible pour envenimer les petites rivalités qui s'élevaient quelquefois entre les deux jeunes femmes; mais la douceur de Mme Bartelle déjouait presque toujours les manœuvres de Geneviève.

Juliette avait à peine repris sa place que M. Morany sortit de la maison et vint s'asseoir à côté d'elle. Comme Geneviève entamait une série de récriminations contre la petite Emma, M. Morany déclara qu'il avait vu la bataille de sa fenêtre et que Frédéric était complètement dans son tort.

Tandis que Mme Bartelle le remerciait par un regard reconnaissant d'avoir pris la défense de sa fille, Geneviève lança furtivement un coup d'œil à Clémence qui signifiait fort clairement :

—Vous voyez comme il donne toujours raison à Juliette!

Au même instant les enfants poussèrent des cris de joie et s'élançèrent à toutes jambes vers le fond du jardin.

—Il n'est pas besoin de demander qui nous arrive, murmura Geneviève en regardant à la dérobée M. Morany qui s'était levé, et dont le sourcil froncé trahissait la mauvaise humeur; ce doit être M. Valentin Mazeran.

—Certainement, dit M. Morany les yeux fixés sur Juliette. Je ne sais en vérité d'où vient la passion des enfants pour ce jeune homme.

—Mon Dieu, répartit Juliette, cela tient probablement à ce que Valentin est aussi enfant qu'eux... Tenez, le voyez-vous?

Et la jeune femme leur montrait en riant un grand jeune homme d'une trentaine d'années, qui s'avancait gravement portant une petite fille sur chaque bras, tandis que Frédéric, grimpé sur son dos, faisait retentir le jardin de ses rires et de ses cris de joie.

—Première représentation de l'Hercule aux enfants, dit Valentin en déposant à terre son triple fardeau.

Il échangea une poignée de main avec ses deux cousines Clémence et Juliette, et s'inclina devant Mme Vincent Martigné, qui l'examinait avec la même bienveillance qu'un dogue à l'attache regarde un homme mal vêtu. M. Morany et Valentin se saluèrent avec une politesse cérémonieuse, sous laquelle perçait une aversion réciproque. Tandis que M. Mazeran s'asseyait entre les deux jeunes femmes, le créole prétextait une lettre à écrire et se retira dans sa chambre. Il appela aussitôt Abdul Sherazie, un de ses domestiques indous, lui remit une lettre et lui parla en indoustan avec beaucoup de vivacité. Il paraît qu'il s'agissait d'une course pressée, car le kansamah courut prendre une voiture de remise à la station voisine, et le cheval partit avec une vitesse que la promesse d'un splendide pourboire pouvait seule exciter.

## V

Clémence Martigné était une jeune femme de vingt sept ans, un peu forte, à la figure mobile, aux yeux langoureux, au sourire séduisant. Sa beauté, alors dans tout son éclat, frappait tellement au premier abord qu'on était tout étonné de remarquer plus tard, en examinant chaque trait séparément, qu'elle avait le nez assez gros, la bouche grande, et les attaches du col et du menton un peu empâtées.

Étaler la toilette la plus éblouissante, voir les hommes les plus distingués d'un salon se réunir autour d'elle et les meilleurs danseurs se disputer sa main, écraser les autres femmes de sa supériorité ; il n'en fallait pas davantage pour le bonheur de Clémence. Cela ne l'empêchait pas d'être fort sentimentale en paroles et de lever au ciel ses yeux bleus en parlant d'amour, de tristesse, d'isolement, de sympathie, etc.

Dans la figure de Clémence, l'imperfection même de certains traits faisait ressortir la beauté exceptionnelle des autres. Chez Juliette, au contraire, régnait une telle harmonie que rien ne frappait les yeux. Elle était d'une taille moyenne. Ses cheveux châains descendaient fort bas sur la nuque, et leur nuance, de plus en plus claire, finissait par se confondre avec le blanc moiré des épaules, comme l'or vierge d'une parure vénitienne avec les perles qu'il enchâsse.

Lorsqu'elle parlait ou quand elle écoutait, son regard calme et pur avait une telle limpidité, que bien des gens lui reprochaient de manquer d'expression ; mais à la moindre émotion, les petites fibrilles orangées qui diapraient le bleu de sa prunelle semblaient lancer des étincelles et des rayons de lumière pareils à ceux qui jaillissent d'un diamant. Sa démarche avait un charme indéfinissable qui tenait à l'harmonie parfaite et à la liberté de ses mouvements.

Elle marchait sans secousse comme sans nonchalance, d'un pas calme, égal et souple, ne cherchant ni ne fuyant les regards, comme une personne sûre d'elle-même et à laquelle la pensée ne pouvait pas même venir qu'on songeât à la suivre.

Bien que mariée fort jeune à un homme bien plus âgé qu'elle, assez bon au fond, mais brusque et avare, qui, tout en l'aimant à sa manière, ne l'avait pas rendue heureuse, Juliette avait conservé son caractère enjoué. Lorsqu'un sourire faisait briller l'émail éblouissant de ses dents mignonnes et scintiller le brun fauve de ses yeux trop souvent assombris par de tristes préoccupations, Mme Bartelle semblait tout à coup rajeunir de dix ans.

Son cousin Valentin Mazeran prétendait qu'elle était si économe, qu'elle mettait sa jeunesse en réserve et qu'elle ne la dépensait que par petite bouffées, afin de l'ajouter plus tard à la dot de ses filles.

Juliette avait reçu une éducation tout aussi brillante que celle de Clémence, et en avait beaucoup mieux profité. Douée de plus d'esprit naturel que Mme Martigné, elle avait lu davantage et surtout plus étudié, plus réfléchi. Chacun cependant vantait l'esprit et la conversation de Clémence, tandis que c'était presque d'un air de condescendance qu'on disait à ceux qui parlaient de Juliette :

—Oui, oui, Mme Bartelle ne manquait pas d'esprit non plus.

Il est vrai que Clémence se donnait beaucoup plus de peine pour plaire que sa cousine. Dans le monde, elle travaillait sa conversation comme sa toilette. En revanche, dans son intérieur, et lorsqu'elle n'avait personne qu'elle désirât charmer, elle était distraite, ennuyée, et souvent maussade.

Juliette, au contraire, se montrait toujours la même et c'était elle qui apportait un peu de gaieté aux repas de la famille.

Le père de M. Valentin Mazeran était à la fois parent de Mme de Nergoville, mère de Clémence, et de Mme Ferdinand Martigné, mère de Juliette. Valentin se trouvait donc le cousin des deux jeunes femmes, bien qu'il n'eût aucune relation de parenté avec les autres membres de la famille Martigné.

Il est si bien convenu qu'un héros de roman doit réunir toutes les qualités physiques et morales, que nous sommes fort embarrassé pour avouer que Valentin ne pouvait rivaliser ni avec l'Adonis ni avec l'Antinoüs. Sa figure n'avait rien de remarquable que son expression de franchise et d'esprit, et de beaux yeux, brillants, hardis, et quelque peu sarcastiques. Il portait toute sa barbe, qui était fort belle, et sur laquelle il passait souvent la main, par un geste machinal dépourvu de toute intention de coquetterie. Grâce aux exercices du corps, tels que la gymnastique, l'escrime et l'équitation, auxquels il se livrait continuellement, ainsi qu'à l'existence un peu échevelée qu'il menait, il était maigre et nerveux comme un cheval à l'entraînement.

Après avoir employé sept ans à faire son droit, il occupait la haute position d'avocat sans clients ; il est vrai qu'il ne songeait guère à les chercher. Orphelin de bonne heure, il vivait sur les débris de son héritage, dont il avait dévoré les neuf dixièmes au moins et qui devait être bien près de sa fin.

Cela ne paraissait pas le tourmenter beaucoup. Il montrait sur ce point, comme sur bien d'autres, une insouciance incroyable.

Toujours gai, en apparence du moins, hardis, effronté, railleur, plein de verve et d'humeur, criblé de dettes, laissant quelquefois protester un billet, et pourtant ne manquant jamais à sa parole, ayant le mensonge et l'hypocrisie en horreur, il exagérait ses défauts et mettait autant de soin à cacher ses bonnes qualités que les autres à les faire valoir.

Dès que Valentin Mazeran se fut assis entre Juliette et Clémence, Emma sauta lestement à cheval sur un de ses genoux. Cécile toujours moins vive que sa sœur, allait en faire autant lorsque Frédéric la repoussa et s'installa vis-à-vis d'Emma.

La pauvre Cécile n'osa réclamer que par une petite moue de tristesse, mais sa sœur protesta pour elle.

—Cécile y était avant toi, dit-elle au petit garçon.

—Tant pis, répondit Frédéric, j'y suis et j'y reste.

—Non pas, mon gaillard, lui dit Valentin ; la justice avant tout... Tu ne veux pas descendre ? une fois, deux fois, trois fois ?

Il allongea brusquement la jambe et transforma le coursier de Frédéric en un plan incliné le long duquel dégringola le petit garçon.

Frédéric se releva furieux des éclats de rire de ses cousines.

—Puisque ton cousin est si peu complaisant, viens jouer avec moi, dit Clémence en jetant un regard mécontent à Valentin.

—Tu es injuste, Clémence, répliqua M. Mazeran ; j'inculque à ce jeune guerrier les principes de la chevalerie française, je soutiens les droits de ton sexe, et tu me blâmes ?

—Dites plutôt que vous aimez à contrarier ce pauvre enfant, s'écria Geneviève.

Il faut rendre la justice à Frédéric que ses rancunes ne duraient pas longtemps. Au bout de cinq minutes, il revenait auprès de son cousin avec les deux petites filles, qui étaient allées le chercher, et il se pâmait d'aise à faire bondir une balle élastique que M. Mazeran lui avait apportée.

Pendant ce temps, Valentin s'était rapproché de

sa belle cousine, à laquelle il faisait depuis quelque temps une cour assidue. Tandis qu'il déployait toute sa verve et tout son esprit pour faire la paix avec M<sup>me</sup> Martigné, un de ses rivaux auprès de Clémence entra dans le jardin. Le nouveau venu était M. Savinien Guitarnan, le fils de Sophie Martigné, la sœur de Vincent, de Gontran et d'Ernest. Cousin de Juliette, et neveu de Clémence, par conséquent, il se gardait bien d'appeler celle-ci autrement que *ma cousine*. C'était une recommandation de la jeune femme, peu soucieuse de s'entendre nommer *ma tante* par un gaillard de vingt-six ans.

Prenez au hasard, parmi les spectateurs assis aux fauteuils d'orchestre du théâtre Italien, le premier jeune homme venu, brun, avec une raie au milieu de la tête, des favoris ébouriffés, *secundum artem*, et une physionomie sans expression, vous aurez une idée exacte de M. Savinien Guitarnan. Bien qu'il mangeât comme un grenadier en campagne, et qu'il fût gras, rose et dodu comme un chanoine, c'était vraiment plaisir de l'entendre parler, au milieu d'un auditoire de jolies femmes, de sentiments purs, de passions éthérées, d'amours angéliques, de dévouements sublimes, de joies ignorées, etc. Du haut de son col empesé, qui l'empêchait de tourner la tête, ses yeux, d'un joli bleu-porcelaine, se levaient vers le ciel et s'abaissaient vers les auditeurs par un mouvement savamment combiné. Sa voix, lente et calme, posait amoureusement chaque mot comme si elle avait eu peur de le casser.

Il eût été fort difficile de dire quel était celui des deux jeunes gens que préférait M<sup>me</sup> Martigné. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même. Elle était flattée d'entrer dans un salon, appuyée sur le bras d'un cavalier aussi correct que Savinien, de faire un tour de valse avec lui et de jouir de la mauvaise humeur de M<sup>me</sup> A. ou de M<sup>lle</sup> B., qui passaient pour avoir des vues sur le jeune lion. D'un autre côté la conversation de Valentin amusait davantage la jeune femme.

Clémence aurait volontiers passé une après-midi tout entière avec Mazeran, tandis qu'une demi-heure de conversation avec Savinien la faisait bâiller.

M<sup>me</sup> Martigné s'empressa de profiter de l'arrivée de Savinien pour punir M. Mazeran de sa résistance aux volontés de Frédéric. Elle accueillit le beau jeune homme avec son sourire le plus gracieux, et se montra d'autant plus aimable, que Valentin feignait de ne pas s'en apercevoir. Tournant le dos à la coquette, ainsi qu'au jeune fat qui faisait la roué, Mazeran racontait à sa cousine Juliette le résultat de diverses démarches qu'il avait tentées au sujet de M. Bartelle.

—Combien je te remercie, mon bon Valentin ! dit la jeune femme.

—Ne parlons pas de remerciements, reprit-il avec une affectueuse brusquerie, rien ne m'agace comme cela. Une fois pour toutes, rappelle-toi bien que j'ai pour toi une sincère amitié et que je serai toujours heureux de trouver une occasion de te le prouver. Or, tu sais si je me ruine en protestations de dévouement, moi ?

—Je le sais, dit Juliette en lui tendant affectueusement la main.

Bien que Juliette n'inspirât aucune jalousie à sa cousine, trop sûre de sa supériorité pour douter de son pouvoir, Clémence n'aimait pas cependant que ses adorateurs s'occupassent trop longtemps d'une autre que d'elle-même.

Laissant M. Guitarnan au milieu d'une période sur les étoiles, elle interrompit la conversation de

Juliette et de Valentin pour demander à ce dernier je ne sais quel renseignement insignifiant.

—Tu sais que je t'en veux, dit-elle à demi-voix à son cousin, qui s'était rapproché d'elle.

—Je m'en suis bien aperçu.

—Et tu ne t'en es guère préoccupé ?

—S'il me fallait faire attention à tous tes caprices...

—Tu es poli.

—Il n'est pas toujours facile de concilier la politesse et la vérité.

—D'abord tu n'as pas été gentil pour mon fils tout à l'heure.

—Ton fils a une charmante nature que tu gâtes à plaisir. Il y a en lui de quoi faire un homme distingué ; et si tu continues, tu en feras un vaniteux personnage comme ton cousin Savinien, qui écoute sournoisement ce que nous disons, ou un écervelé, un dissipateur, un bon à rien comme moi.

—Tu t'arranges joliment.

—En ami, parbleu !

—Pourquoi ne te corriges-tu pas ?

—Il est trop tard.

—Essaie.

—Je suis incurable ; la seule chose qui peut-être aurait pu me sauver, c'eût été l'amour d'une femme assez généreuse, assez dévouée, assez téméraire surtout pour identifier tellement sa vie avec la mienne, que mes chagrins et mes sottises fussent forcément retombés sur elle. Mais, ajouta-t-il en quittant tout-à-coup le ton sérieux qu'il avait pris involontairement, il faudrait qu'une femme eût beaucoup d'amour et bien peu de cervelle pour s'exposer ainsi.

—Oui, certes !... Et pourtant, l'autre jour encore, tu me suppliais de t'aimer.

—Je t'en supplie encore aujourd'hui... et je t'en supplierai encore demain et les jours suivants. Je suis dans mon rôle, moi.

—Pourquoi est-ce ton rôle de me faire la cour ?

—Je suis homme, et par conséquent égoïste. En demandant qu'on se sacrifie pour moi, je suis ma vocation comme le lion suit la sienne en dévorant la gazelle du désert. Suis-je poétique, hein ?

—Tu es fou.

—Tant mieux ! Tu dois être blasée sur les déclarations classiques.

—Pourquoi es-tu resté huit jours sans venir nous voir ?

—C'est qu'il y avait dans ma rue deux hommes de mauvaise mine.

—Tu avais peur d'être assassiné ?

—Non, mais *coffré... Clichy palace !*

—Tu as bien osé sortir aujourd'hui ?

—J'ai ma police. J'ai su que mes deux fonctionnaires allaient exécuter aujourd'hui une petite *razzia* dans le quartier de la Madeleine.

—Et demain ?

—A la grâce de Dieu.

—Qui te fait poursuivre ?

—Le persécuteur officiel est mon tailleur, qui m'avait laissé bien tranquille jusqu'ici. Il aura été mordu par quelque huissier enragé.

(A Continuer.)



## LA POUPEE VIVANTE.

Je rencontrais quotidiennement et à heure fixe, dans une des avenues qui étoient autour de l'Arc de triomphe, une fillette de sept à huit ans, vêtue de haillons et la tête demi-cachée dans un bonnet de toile d'indienne qui laissait échapper un flot de petites boucles noires courant follement sur son front légèrement bombé. Les haillons et le bonnet usé jusqu'à la trame n'y faisaient rien ; la petite était fort jolie, et ses cheveux évaporés où le fer ni les papillottes n'avaient, certes, jamais passé, lui donnaient un air d'ange mutin, — si, toutefois, il existe des anges mutins.

Les yeux de cette fillette, bien fendus, d'un bleu sombre et surmontés d'épais sourcils se rejoignant à la racine d'un nez fin et long, éclairaient comme des diamants, son visage pâle et amaigri évidemment par les privations. Sa constitution semblait robuste, à en juger par la carrure des épaules enveloppées dans les épaves d'un vieux châle de laine, noué en manière de ceinture à ses reins. Le reste de la toilette de l'enfant, de la robe déguenillée aux gros souliers éculés, ressemblait à celle de toutes les petites vagabondes qui circulent dans les rues de Paris.

Rosette, ainsi se nommait ma petite mendiante, avait sous sa misérable enveloppe une fleur de beauté et de retenue qui la faisait tout de suite remarquer. Elle tendait avec une certaine fierté sa petite main rougeaude et gonflée par le froid ; la voix qui accompagnait ce geste humiliant, lorsqu'elle nous offrait ses microscopiques bouquets fanés, ne psalmodiait pas sa sollicitation aux passants de la même façon que celle des autres enfants.

Trait remarquable : jamais Rosette n'insistait auprès de vous. Quand on lui refusait, elle baissait, la tête, rougissait légèrement et laissait passer les gens.

Il y avait près d'un an que je rencontrais Rosette, tous les jours et à la même heure comme je l'ai dit, et j'avais pris l'habitude de lui payer la rente d'un gros sou qu'elle venait recevoir en accourant au devant de moi, le sourire sur les lèvres et avec la familière confiance d'un chien que l'on a accoutumé à venir prendre un morceau de sucre.

Ce qu'il y avait de particulier dans cette intimité entre Rosette et moi, c'est que jamais nous n'avions échangé d'autres paroles que celles-ci :

Je lui disais, en lui remettant mon tribut volontaire :

—Tiens, petite !...

Elle me répondait en s'envolant comme un oiseau :

—Merci, monsieur !

Et c'était tout. Je donnais de bonne grâce ; elle recevait de même.

Une après-midi, je ne rencontrai point Rosette à notre rendez-vous quotidien. Je pensai naturellement que ce serait pour le lendemain. Le lendemain, Rosette ne parut point ; huit jours, mortellement longs, se passèrent de la sorte.

Rosette m'avait manqué d'abord—la force de l'habitude—puis des inquiétudes me vinrent sur

le sort de la pauvre petite. Je m'enquis auprès de quelques jeunes vagabonds qui exploitaient les mêmes parages que Rosette ; aucun d'eux ne me put renseigner sur l'enfant.

Cette grande avenue était devenue comme déserte pour moi. J'avais même résolu de n'en plus prendre le chemin ; mais l'espérance de revoir ma chère petite mendiante me ramenait toujours au même lieu.

Un jour enfin, Rosette me réapparut.

Du plus loin qu'elle m'aperçut, elle se leva vivement d'un banc sur lequel elle s'était assise aux aguets et courut au-devant de moi, les deux bras ouverts comme pour m'embrasser. Je l'embrassai, en effet, et de bien bon cœur.

Rosette était toute renouvelée et jolie comme un printemps. Elle avait un bonnet tout neuf, une robe toute neuve, des chaussures toutes neuves. Qu'était-il donc arrivé à Rosette ! Elle devina la question que j'allais lui poser, et sa réponse vint au devant de mes lèvres :

—C'est une drôle d'aventure, me dit-elle, qui m'est arrivée pendant ces huit jours.

—Voyons cela, Rosette.

—Imaginez-vous qu'une petite fille de mon âge, qui se nomme Hélène, passait ici tous les matins avec sa maman. Elle me donnait toujours, comme vous, une pièce de deux sous. M'ayant prise tout à coup en grande amitié elle voulut à toutes forces m'amener avec elle. Sa maman, après avoir refusé, consentit enfin, tant la petite insista. On me fit monter en voiture et on me conduisit dans une maison où il y a un grand et beau jardin.

—Et c'est là qu'on t'a donné tous ces beaux habits ?

—Attendez donc ! fit Rosette avec l'impatience d'un conteur qu'on presse trop :—Hélène, reprit-elle, agit avec moi comme si j'étais une poupée ; elle me débarbouilla le visage, me trempa les mains dans une cuvette pleine de savon mousseux, me peigna les cheveux, les frisa par devant, comme vous voyez, et les tressa par derrière en ces belles nattes que voici ; puis, elle m'habilla d'une de ses robes, et nous avons ensuite couru ensemble dans le jardin. A l'heure du diner, la maman d'Hélène me fit donner une bonne soupe, de la bonne viande, des confitures bien douces et des gâteaux plus que je n'en pouvais manger.

Le soir, au moment de m'en aller, je voulus reprendre ma vieille robe, mon vieux bonnet et mes gros souliers.—Mais la maman d'Hélène me dit que tout cela était bon à jeter au fumier, ce qui était bien vrai, et que je devais garder les habits que j'avais sur moi, ce qui me fit battre les mains de joie. Ensuite, la dame me donna une pièce d'argent pour porter à ma grande sœur...

—Qui est ta grande sœur ?

—Il faut vous dire que je n'ai plus ni mère ni père depuis bientôt un an, mais seulement une grande sœur qui est bien jolie, allez ! qui est tout aussi bien habillée que les plus belles dames, et qui a toujours tout plein d'argent. Aussi j'ai gardé pour moi la pièce que m'avait donnée la maman d'Hélène...

—Et comment ta sœur te laisse-t-elle ainsi courir

les rues ? m'écriai-je en frissonnant de la naïve et effroyable confiance de Rosette.

— Elle ne fait pas seulement attention à moi... Mais laisse-moi achever mon histoire. En quittant la maison où j'avais passé une si bonne journée, Hélène pleura tant que la maman me fit promettre de revenir le lendemain. Je suis retournée chez Hélène, et la dame à qui je racontai ce que je viens de vous dire sur ma grande sœur, eut les yeux tout mouillés de pleurs et ne voulut plus me laisser partir. J'étais bien gâtée, je restai. Je jouais toute la journée avec Hélène, mais je pensais bien à vous, qui ne sauriez pas ce que j'étais devenue. J'ai cherché le moment où je pourrais m'échapper pour venir vous conter ce qui m'est arrivé, et me voilà !

J'embrassai Rosette de tout mon cœur.

— Maintenant, reprit-elle, je n'ose plus rentrer toute seule chez la dame, parce qu'elle m'avait bien fait promettre de ne plus retourner chez ma grande sœur, et elle croirait que j'y suis retournée. Voulez-vous me ramener et dire à la dame que c'est vous que je suis venue voir ?...

— Allons chez la dame ! — dis-je à Rosette en la prenant par la main.

Rosette me sauta au cou, et nous partîmes pour l'hôtel.

J'allais voir Rosette une fois toutes les semaines, et je fus à même d'apprécier la tendresse, le respect et la reconnaissance qu'elle montrait à ses bienfaitrices.

J'eus, un jour, une preuve bien flagrante des sentiments de Rosette pour « sa grande » bienfaitrice, comme elle appelait la « dame. » En effet, Rosette, qui épiait ma visite hebdomadaire, accourut au devant de moi, toute en larmes.

— Elle est bien malade ! me dit-elle en m'embrassant. — Oh ! mon Dieu ! si elle allait mourir !

Les sanglots l'étouffaient.

— Venez la voir — continua-t-elle en m'attirant par la main.

— Je ne puis pas, lui dis-je, entrer comme cela dans la chambre de cette dame...

— Quand je lui aurai dit que c'est vous, elle vous fera entrer tout de suite.

Rosette disparut et cinq minutes après elle revint, un doigt sur ses lèvres, en murmurant :

Elle dort... mais Hélène a dit que vous pouvez entrer.

Marchant sur la pointe du pied, Rosette m'entraîna dans la chambre de madame \*\*\*. Celle-ci sommeillait, une main pendante hors du lit. Rosette s'agenouilla et colla ses lèvres à cette main.

Madame \*\*\* s'éveilla, et se tournant vers moi :

— Cette pauvre petite s'exagère mon état, me dit-elle, je ne suis qu'indisposée et elle me tient déjà pour perdue. C'est une trouvaille, — et le mot est bien juste — que cette enfant là.

Rosette entendant madame \*\*\* parler et la voyant sourire, eut un rayon de joie dans les yeux et se jeta au cou de sa bienfaitrice en la couvrant de baisers. On eut dit qu'elle la considérait comme une ressuscitée.

L'année suivante, Rosette fit sa première communion en même temps qu'Hélène. Et, peu de temps après, madame \*\*\* me dit :

— Je vous veux consulter : Ne trouvez-vous pas que nous ferions bien d'envoyer cette petite à la campagne, chez un de mes fermiers, son père de famille, et de qui la femme élève admirablement ses enfants. Ici, cette petite se trouve dans un milieu dangereux pour elle. Elle grandit avec mon Hélène, et je crains qu'elle ne prenne des goûts et des habitudes qui devront un jour lui amener d'amères déceptions. Je la doterai, et là-bas, elle trouvera certainement un bon mari, qui la rendra heureuse.

J'approuvai madame X..., elle parlait d'or.

Il fut fait, comme elle avait dit, et aujourd'hui, Rosette est une belle et bonne fermière. — Jamais elle ne parle, sans verser des larmes d'attendrissement, de ses bienfaitrices qui se peuvent vanter d'avoir sauvé cette pauvre petite d'un effroyable naufrage.

Il a suffi pour cela du caprice d'une enfant à qui une mère ne sait rien refuser, pas même une poupée vivante pour son amusement de quelques heures.

O grandeurs et mystères de l'aumône.

Tom Jeff.

## ATTENTION AU BABY.

Dans une récente édition populaire de ses excellentes *Notes sur l'hygiène* des classes laborieuses et sur les soins à donner aux malades, miss Nightingale a compris un chapitre nouveau consacré aux *Babys*. Elle y a mis, à la portée des plus humbles mères de famille, des nourrices, des jeunes sœurs à qui sont dévolues, dans les pauvres ménages de la ville et de la campagne, les délicates fonctions de bonne d'enfant, des instructions claires, précises, d'une utilité toute pratique. Nous pensons que riches et pauvres en pourront faire leur profit, et que les nourrissons de toutes classes en seront mieux soignés, mieux portants, plus heureux.

Baby n'est pas le premier venu. Son arrivée dans le monde est un grand événement, attendu, désiré de toute la maison. Ce petit enfant, c'est Dieu qui nous l'envoie, afin que notre cœur s'occupe en l'aimant, afin que nous exercions en sa faveur nos facultés d'observation,

d'adresse, de jugement. Il ne parle pas, et déjà il enseigne. Il nous apprend à être doux, patients, attentifs ; il combat nos penchants égoïstes, et il a sans cesse besoin des autres ; et qui ne s'oublierait pour penser à ce pauvre cher Baby, qui ne peut rien pour lui-même et qui mourrait sans nous ? Vous le voyez, Baby est une bénédiction : il est chargé de nous rendre meilleurs ; il faut que nous nous formions à son école, afin de pouvoir, à mesure qu'il grandit, lui donner l'exemple de tout ce qui est bien. Voilà de grands titres à notre protection ; mais il ne suffit pas de vouloir soigner Baby, il faut savoir comment s'y prendre, et j'essayerai de vous dire ce que j'en sais.

Si les grandes personnes souffrent du mauvais air, à plus forte raison l'enfant. Soyez sûr que dans une chambre fermée, chaude, quelquefois encombrée de meubles, où l'air est épais, corrompu par la respiration de plusieurs personnes, le petit sera mal à l'aise, s'agitera, criera pour

sortir ; ou, ce qui est pis, il languira, s'étiolera, sans avoir la force de protester. Ayez bien soin de renouveler l'air dans la pièce où couche l'enfant. Il sent de la difficulté à respirer là où vous n'en éprouvez aucune. S'il dort quelques heures, à plus forte raison plusieurs nuits de suite dans un air malsain, l'enfant deviendra infailliblement chétif, meladif ; il aura la rougeole, la scarlatine, et il ne s'en tirera pas bien.

Baby est beaucoup plus sensible au manque d'air frais que vous ; c'est pourquoi il faut lui en donner le plus possible, en le sortant souvent, en aérant la chambre pendant qu'on le promène. Baby sent le froid, le chaud, bien avant que vous le sentiez, et, par-dessus tout, il souffre de la malpropreté. Voyez comme il est content dans son bain d'eau tiède ! il rit, il étend ses bras, ses jambes ; il frappe de ses petites mains l'eau qui lui jaillit au visage, et il rit encore plus fort. Baby a besoin qu'on le change de langes, de robe, qu'on mette sa pailasse à l'air, qu'on en lave la toile, qu'on en renouvelle la paille, dès qu'il y a la moindre mauvaise odeur. Il faut à Baby des draps blancs plus souvent qu'à vous. Si la maison est sale, Baby en souffrira plus que vous. Il lui faut son petit berceau à lui tout seul, où il ne doit être ni trop couvert, ni trop peu : de même quand on le lève, si la mère est occupée, c'est à vous, petite sœur, à voir que Baby soit chaudement et légèrement vêtu, assez, pas trop.

Prenez bien garde de ne pas effrayer Baby par des bruits forts et soudains. Surtout ne l'éveillez pas de cette façon. Des bruits qui ne vous font pas peur font peur au petit. Il tressaille, et cela ne lui vaut rien. Les nourrices ont la mauvaise habitude de frapper dans leurs mains, de parler haut. Elles ne savent pas que des enfants malades sont morts par suite de ces surprises, qui donnent à des organes délicats un ébranlement plus fort que vous n'en ressentez, vous, d'un coup ou d'une chute. La nourriture de Baby réclame toute votre attention. Soyez *exacte à la minute* à lui donner sa soupe ; ne lui en donnez pas trop à la fois. S'il refuse, n'insistez pas ; il sait mieux que vous ce qu'il lui faut. S'il crie, s'il souffre, c'est que vous avez surchargé son petit estomac ; il ne faut pas non plus le trop peu nourrir. Un point important, c'est que la nourriture soit saine, légère, facile à digérer. Ne lui donnez surtout rien qui le pousse à dormir, à moins que ce ne soit par ordonnance du médecin.

Vous ne sauriez croire combien j'ai vu d'enfants bien portants languir et mourir, parce qu'on leur avait fait boire quelque chose pour les faire dormir ou « les faire tenir tranquilles. » Ils ne mouraient pas la première fois, ni la seconde, ni peut-être la dixième fois, mais toujours à la longue.

Je pourrais vous conter bien des histoires de malheurs arrivés, à ma connaissance personnelle, à de pauvres Babys, par suite de la négligence ou de l'ignorance des nourrices et des bonnes d'enfants.

Je vous en dirai quelques-unes.

D'abord, Baby, quand il est sevré, doit avoir à manger souvent, régulièrement, et pas trop à la fois.

J'ai connu une mère dont l'enfant, pris un jour de convulsions, fut en danger de mort. Il avait environ un an. La mère, ayant à sortir et craignant d'être longtemps absente, lui fit faire ses trois repas en un. Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, que le pauvre petit ait failli étouffer ?

J'ai vu, en Ecosse, une petite fille de cinq à six ans à qui sa mère, forcée d'aller vendre son lait et ses légumes très loin de chez elle, confiait le petit frère, qui avait un peu moins d'un an. La petite fille se montrait attentive et faisait ce que sa mère lui avait recommandé. Cependant une étrangère, étant un jour entrée dans la chaumière (car c'était une pauvre demeure), dit à l'enfant : « Prenez garde, vous allez brûler la bouche de Baby. — Oh ! non, répliqua la petite fille, je brûle toujours la mienne avant. »

Quand je dis d'avoir soin de Baby, je ne prétends pas que vous l'ayez sans cesse sur les bras. S'il est assez âgé,

assez fort, et que le temps soit assez chaud pour qu'il ait en lui quelque chaleur, il vaut beaucoup mieux le laisser s'allonger, se détendre sur une couverture étendue à terre. Il lui est beaucoup plus sain de s'amuser tout seul que d'être excité par du bruit, des rires, des paroles. Mais, dira-t-on, il s'ennuie par terre ; il veut qu'on le prenne. C'est que vous lui avez déjà donné de mauvaises habitudes, fatigantes pour vous, malsaines pour lui.

Le Baby le plus beau, le mieux portant, le plus vif, le plus heureux que j'aie jamais vu, était l'enfant unique d'une blanchisseuse très-occupée. Elle lavait tout le jour dans une arrière-pièce dont la porte ouverte donnait sur une grande chambre où elle mettait le petit. Il était assis ou bien roulait à quatre pattes sur le plancher, sans autre compagnon de jeu qu'un petit chat qui le divertissait bien mieux qu'une bonne, et sans faire du bruit. La mère tenait l'enfant admirablement propre, et le nourrissait avec une régularité parfaite. Jamais rien ne l'avait effrayé ni fait tressaillir. Si quelqu'un entrant, il en avertissait sa mère, non par un cri, mais par un joyeux petit chant d'oiseau, J'ai habité plusieurs mois tout proche, et je n'ai jamais entendu l'enfant pleurer, ni le jour, ni la nuit.

Je crois qu'on s'occupe beaucoup trop maintenant d'amuser les enfants au lieu de les laisser s'amuser tout seuls. Plus d'un père, plus d'une mère, riches ou pauvres, cèdent à l'envie de faire de Baby un jouet, de s'en amuser eux-mêmes, et ils ne réfléchissent pas que c'est aux dépens de l'enfant, et que chaque excitation lui ôte des forces en développant trop sa sensibilité nerveuse.

Gardez vous de chercher à faire rire Baby aux éclats. Ne le faites pas grimacer, ni répéter le jeu de votre physionomie ; l'attention qu'il prête à toute cette mimique impose à son cerveau un effort beaucoup trop grand. Ne l'excitez pas ; il rira bien de lui-même à son heure, quand la nature le voudra, et alors ce sera un épanouissement, non une fatigue.

Ne détournez jamais l'attention de l'enfant. S'il regarde une chose, ne lui en montrez pas une autre. Laissez-le faire tranquillement ses petites expériences. D'un autre côté, l'engourdissement et surtout le manque de lumière lui font encore plus de mal qu'à vous. Un enfant dont on voulait cacher l'existence fut élevé tout à fait seul dans une chambre obscure ; il ne voyait que la personne qui le nourrissait ; on en prenait grand soin ; il était traité avec beaucoup de douceur : il grandit ; et on s'aperçut qu'il était idiot.

Beaucoup de lumière, le grand air, le grand jour, et particulièrement la clarté du soleil, sont indispensables pour rendre l'enfant actif, gai, intelligent. N'allez pas cependant, par un excès contraire, lui brûler la cervelle en exposant sa tête aux rayons du soleil quand il sort, surtout dans sa petite voiture roulante, par une chaude journée d'été.

Ne laissez jamais l'enfant éveillé dans l'obscurité ; que la chambre qu'il habite soit toujours claire, que le soleil y entre et l'assainisse. Ne fermez les rideaux des fenêtres que sur l'ordre du médecin, qui, pour certaines maladies, peut juger nécessaire de tempérer le jour.

La moitié des bonnes d'enfants se recrutent parmi les jeunes filles de dix à vingt ans ; de plus jeunes encore, dans les ménages d'ouvriers, sont appelées à remplacer la maman, à soigner le nourrisson : de sorte qu'il est clair que, dans neuf cas sur dix, la santé du petit pendant toute sa vie dépendra du soin de la jeune bonne.

Une charmante personne a langué et souffert jusqu'à sa mort par suite de l'étourderie de sa sœur de lait, à qui la nourrice l'avait confiée. On ne lui soutenait pas les reins en la portant. L'enfant se rejeta en arrière, et quelque chose se brisa ou se déplaça dans l'épine du dos. Elle en faillit mourir, et resta boiteuse et malade. Vous voyez, jeunes filles, quelle grave responsabilité pèse sur vous ! Je suis convaincue que toutes, ou presque toutes, vous aimez

le cher Baby, vous désirez le voir grandir, robuste et heureux ; que faut-il donc faire pour cela ?

Je vous l'ai dit et vous le redisez. Il faut toujours à Baby de l'air frais et pur ; c'est son plus grand, son principal besoin. Vous pouvez rendre l'enfant malade en tenant la chambre où il couche hermétiquement fermée, même pendant quelques heures.

Vous pouvez tuer l'enfant, quand il est malade, en le tenant dans une pièce chaude où il y a plusieurs personnes, et dont les portes et les fenêtres sont fermées.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est un médecin célèbre et expérimenté.

Le danger est grand surtout quand le mal s'attaque aux poumons, et qu'il y a difficulté à respirer.

J'ai trouvé une fois un pauvre enfant mourant dans une petite chambre bien fermée, où étaient réunies autour de lui quatre ou cinq personnes qui le regardaient mourir. Sa respiration était courte et précipitée. Il ne pouvait pas tousser ni rejeter ce qui embarrassait ses poumons et sa gorge ; le *mucus* (comme on l'appelle) le suffoquait. Un médecin habile et savant entra, laissa la porte ouverte, fit sortir tout le monde, sauf la nourrice, ouvrit ensuite la fenêtre, et resta deux heures, veillant à ce que l'air fût complètement renouvelé, la chambre rendue claire et fraîche. Il ne donna point de drogues à l'enfant, qui guérit par la seule influence de l'air pur et frais.

En quelques heures un enfant peut être tué ou sauvé là où une grande personne résistera des jours, peut-être des mois.

Un autre médecin trouva un enfant à l'agonie (celui-là était riche) dans une chambre somptueusement meublée, bien close. Le pauvre petit étouffait d'un mal de gorge. Le docteur alla droit à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. « Quand on ne peut respirer que très-peu d'air, dit-il, il faut que ce peu d'air soit pur. » La mère se récria, dit qu'il allait tuer l'enfant ! Tout au contraire, l'enfant se rétablit.

Mais prenez garde que le petit n'attrape un *coup d'air*, surtout s'il est malade. Ne le placez jamais entre une porte et une fenêtre ; les portes sont faites pour être fermées, les fenêtres pour être ouvertes. Cette vérité si simple est rarement comprise des bonnes.

Peut-être me direz-vous : « Je ne sais ce que vous voulez que je fasse. J'en ai l'esprit troublé. Vous me recommandez de ne pas trop nourrir le Baby, et de ne pas le nourrir trop peu ; d'ouvrir la chambre, et d'éviter les courants d'air ; de ne pas laisser le petit s'ennuyer, et de ne pas l'amuser trop. » Chères petites sœurs du Baby qu'on vous donne à garder, honnêtes nourrices, et vous, jeunes filles qui vous destinez à être bonnes d'enfants, et qui avez à cœur de bien remplir vos devoirs, il faut que vous appreniez à gouverner Baby. J'ai éprouvé moi-même toutes ces difficultés, et je ne prétends pas vous enseigner ici tout ce qu'il faut faire pour le bien-être de Baby. Je veux seulement appeler votre attention sur quelques points importants ; le reste viendra tout seul si vous êtes soigneuses, attentives, surtout si vous aimez le petit.

Mais revenons aux coups d'air. Ne croyez ni les vieilles gardes, ni les vieilles nourrices, qui disent qu'on ne peut donner de l'air frais à un enfant sans l'enrhumer. Croyez ce qui est vrai, c'est qu'on peut l'enrhumer et le rendre gravement malade en l'exposant à un courant d'air quand il vient d'être lavé, par exemple, et en laissant refroidir son petit corps, ne fût-ce qu'un moment. Ce n'est pas lui donner de l'air que de le mettre dans le courant glacial d'une porte et d'une fenêtre. Soyez persuadé que plus vous donnez d'air frais à ses poumons, plus vous donnerez d'eau à sa peau, moins il sera sujet aux rhumes et aux refroidissements. Si vous pouvez, sans refroidir l'enfant, lui faire respirer un air frais au dedans et au dehors, alors vous serez une excellente bonne.

Souvent un enfant *malade* a la peau froide, même quand la chambre est très-chaude. Il faut alors aérer la

pièce, mettre des flanelles chaudes ou des bouteilles d'eau chaude (*pas trop chaude*) aux pieds de l'enfant, auprès de son corps, et lui donner sa nourriture chaude. J'ai souvent vu des gardes faire précisément le contraire, c'est-à-dire tout fermer et entasser sur le petit malade une masse de couvertures qui le refroidissaient, d'autant plus qu'il n'avait pas de chaleur naturelle.

Un médecin qui a une juste et grande renommée dit qu'un enfant malade meurt plus souvent d'accident que de maladie. Des soins mal entendus peuvent être mortels. Il dit que les causes déterminantes de morts subites chez les enfants malades sont : de grands bruits soudains, le refroidissement du corps, de brusques réveils, une nourriture donnée en trop grande quantité ou trop vite, les changements rapides de position, des secousses rudes, des ébranlements, des sursauts, toutes choses auxquelles il faut ajouter, comme la pire influence, un air vicié, *surtout quand il dort, surtout la nuit*, ne le respirât-il que quelques heures, et alors que vous-même ne le sentez pas et n'en souffrez pas ; c'est là ce qui tue le plus d'enfants.

La respiration de ces petits est si délicate, si facilement altérée ! Quelquefois vous voyez un enfant malade respirer péniblement, avec effort ; ne le dérangez pas, ne le troublez pas dans cette importante fonction, sinon c'est fait de lui.

Rappelez-vous que Baby doit être tenu propre. Il a été un temps où d'ignorantes mères se vantaient de n'avoir jamais trempé les pieds de leurs enfants dans l'eau, ni lavé d'autre partie de leur corps que leur figure et leurs mains. La voisine avait lavé les pieds à son petit, et de ce moment le nourrisson avait dépéri.

Nous sommes, Dieu merci, plus éclairés aujourd'hui. Il n'y a pas si pauvre mère qui ne sache que le corps d'un enfant doit être tenu propre de la tête aux pieds ; qu'aucun pore de sa peau fine ne doit être fermé par la saleté ou par la transpiration ; que le vrai moyen de rendre Baby heureux et robuste est de le bien laver.

Cela donne de la peine, j'en conviens ; mais un enfant malade donne bien plus de peine, sans compter le chagrin.

Le mieux est de baigner l'enfant une fois par jour, et de le laver chaque fois qu'il est mouillé : sa peau s'échauffe si aisément ! Il peut y avoir danger à ne laver que les pieds et les jambes d'un enfant ; il n'y en a jamais à lui laver tout le corps. Ses vêtements doivent être changés plus souvent que les vôtres, parce qu'il transpire davantage ; il ne doit jamais être serré, mais légèrement, largement et chaudement vêtu. S'il n'est pas suffisamment couvert, il se ressentira plus que vous des changements de température.

Avez-vous bien présent à l'esprit tout ce qu'il faut à Baby ?

1° De l'air frais ; 2° une chaleur égale, ni trop, ni trop peu ; 3° de la propreté pour son petit corps, ses vêtements, son lit, sa chambre et la maison ; 4° une nourriture saine et légère, régulièrement donnée ; 5° éviter les secousses, les excitations, les tressaillements donnés à son petit corps, à ses faibles nerfs ; 6° beaucoup de lumière, beaucoup de grand air, beaucoup de gaieté ; 7° un petit lit bien tenu, bien aéré ; et l'ordre, l'attention, qui président à tout.

Je n'ajouterai qu'un mot. Il est aussi facile d'éteindre la vie d'un enfant que de souffler une bougie. Dix minutes de retard à lui donner sa nourriture, à renouveler un air vicié, font quelquefois toute la différence.



## SOUVENIR DU 8 MAI.

L'aurore dorait à peine d'une douce auréole, le dôme antique de notre vieille cathédrale, que, levée avant elle, je parcourais à pas lents les rues encore silencieuses de l'ancienne capitale du Canada. Arrivée sur le sommet du Cap Diamant, je la contemplai longtemps cette ville de Champlain, assise majestueuse et fière sur son trône de roc. Oh ! qu'elle me parut noble et imposante avec ses hautes tourelles et ses immenses fortifications ! Il semble que la nature, méprisant les règles de l'art, ait pris soin de l'embellir. Du lieu où je me trouvais, je dominais Québec et ses environs. A mes pieds la Basse-Ville avec ses rues tortueuses, mais commerciales ; à droite la Haute-Ville ; devant moi les faubourgs St. Jean, St. Roch et St. Sauveur, avec leurs milliers de bâtisses ; le Palais, dans la rade duquel se pressaient une foule de bateaux, — plus loin à l'horizon apparaissaient comme de blanches silhouettes les clochers de Charlesbourg, de Beauport, de la Pointe-Levy et de l'île d'Orléans ; puis le Roi des fleuves, le majestueux St. Laurent, dont les eaux profondes frémissaient au souffle de la brise matinale ; et pour couronner cet immense panorama, la chûte Montmorency avec son bruit sourd, ses écumes, sa nappe blanche et son imposante horreur. Enfin les Laurentides encadrant ce vaste tableau à peine blanchi par les premières lueurs du jour naissant.

Oh ! quel spectacle grandiose et sublime ! Qu'il était doux l'air embaumé que m'apportaient au loin les exhalaisons des fleurs !

— Déjà plusieurs heures s'étaient écoulées depuis mon arrivée sur la Citadelle — les habitants de la populeuse Cité commençaient à se livrer à leurs occupations, les cloches de la ville, par leur touchante harmonie, avaient rappelé au chrétien le grand mystère de l'Incarnation — et moi toujours pensive, toujours livrée à ma douce extase

je contemplais ce réveil de la nature et des hommes. On eut dit que rien ne pouvait me distraire de ma délicieuse extase, lorsque le son argentin d'une cloche me fit tréssaillir : c'était celle du monastère des Ursulines annonçant aux fidèles une cérémonie religieuse.

Obéissant machinalement à cette pieuse invitation, je partis et en moins de dix minutes, j'eus franchi les quelques degrés de l'humble chapelle.

Une foule, compacte, mais recueillie, se pressait dans son enceinte. Tout-à-coup de doux accords et un chant céleste se firent entendre. On eût dit un concert angélique, tant les voix étaient pures et les sons de l'orgue, harmonieux. Le silence le plus grand régnait dans le Saint-Temple. Cette musique, ces voix de femmes si fraîches, tout portait à Dieu.

Après le Saint Sacrifice, pendant lequel l'orgue et les chanteuses invisibles se firent de nouveau entendre, la sublime cérémonie de la profession religieuse commença. Cinq jeunes filles prononcèrent distinctement les vœux qui les liaient pour toujours à leur Divin Epoux.

Puis on chanta un Libéra pendant que, couverte du drap-mortuaire, elles offraient à Dieu le dernier sacrifice de leur jeunesse et de leur vie. La cérémonie terminée, ces heureuses épouses de Jésus, entonnèrent un beau cantique à la Vierge Immaculée et disparurent pour aller s'ensevelir au fond de leur cloître, azile, tombeau de tant de jeunes beautés. Les derniers bruits de voix se firent entendre puis tout rentra dans le silence.

On eut dit que quelque chose d'invisible retenait la foule attendrie aux pieds des Saints Autels. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux étaient humides tant avait été profond l'intérêt général.

Je conserverai toujours dans mon cœur le souvenir de cette journée si féconde en douces émotions.

## CHIMIE DOMESTIQUE.

## BLANCHISSAGE DES FLANELLES.

Une cuillerée à bouche de potasse, par litre d'eau tiède ; y plonger les flanelles, les y laisser pendant dix minutes. Préparer une eau de savon tiède et très-mousseuse, dans laquelle on laissera les flanelles environ une heure. Le lavage doit se faire en passant l'objet en flanelle dans la main fermée *en anneau* ; ne jamais tordre ni frotter les flanelles ; rincer dans une eau tiède, à laquelle on a ajouté une légère dose d'alcali ; faire sécher dans un endroit clos, afin d'éviter le contact du grand air, qui durcirait la flanelle ; éviter les trop grandes chaleurs ; repasser les flanelles à moitié sèches.

## CIMENT POUR RACCOMMODER LA PORCELAINE.

Faites fondre de la cire et de la résine ; ajoutez-y du marbre pulvérisé, très-fin ; servez-vous de ce ciment en le plaçant, encore tiède, entre les morceaux cassés que vous voulez rapprocher ; serrez fortement et laissez sécher.

## CIRAGE DES PLANCHERS. (Recette Allemande.)

Cette recette sera particulièrement bonne pour les planchers exécutés en bois un peu mou (sapin, etc.) ; il

colore le bois qu'il pénètre, et peut durer pendant plusieurs mois.

On lave soigneusement le plancher qu'il s'agit de cirer, on le laisse sécher.

On prend 500 grammes de cire jaune, — 4 litres de lessive (ou de la potasse dans de l'eau), — 4 litres d'eau de pluie.

On fait cuire ce mélange pendant une heure dans un vase d'étain ou de terre (dans ce dernier cas il doit n'avoir jamais contenu de graisse). Après trois quarts d'heure de cuisson, on ajoute 125 grammes de colle-forte, que l'on aura fait dissoudre dans de l'eau, et l'on fait cuire le tout pendant un bon quart d'heure.

On ajoute 125 grammes d'ocre jaune, on retire du feu, on remue ce mélange jusqu'à ce qu'il soit seulement tiède. Le plancher doit être parfaitement sec ; on y applique ce cirage en employant un large pinceau, que l'on a soin de diriger toujours dans le même sens ; on laisse sécher ; on répète la même opération. Quand le cirage est bien sec, on frotte avec une brosse : il devient clair et luisant.

## CONSERVATION DE LA CHAUSSURE.

Cette recette a pour objet de conserver au cuir toute sa

souplesse, et de mettre les pieds à l'abri de l'humidité. On prépare un mélange de cire jaune et d'huile d'olives par doses égales, en faisant fondre la cire au bain-marie, et en y incorporant l'huile peu à peu. On emploie ce mélange lorsqu'il est liquide, et l'on se sert d'un pinceau pour l'étendre sur les chaussures. On conserve indéfiniment cette préparation; avant de s'en servir on la remet sur le feu, afin de la liquéfier; on remet une nouvelle couche sur la chaussure lorsque la couche précédente a été absorbée. Ce procédé ne peut être employé que pour les souliers ou bottes de gros cuir, mais on peut en humecter les semelles de toutes les chaussures.

#### CONSERVATION DE LA CHAUSSURE. (Autre.)

La chaussure des femmes pendant l'hiver tend de plus en plus à s'assimiler à la chaussure masculine. Depuis longues années déjà, les femmes portent des bottines en peau garnies en cuir verni. Il devient donc nécessaire de leur donner des conseils sur le nettoyage et l'entretien de leurs chaussures; ces conseils serviront aussi pour la chaussure des hommes.

Il est essentiel d'employer du cirage-vernis de bonne qualité; le cirage ordinaire empâte et durcit le cuir, qui ne tarde pas, dans ce cas, à se fendiller. On peut préparer ce cirage à la maison.

On prendra un demi-litre de vin blanc commun, 20 grammes de noix de galle, 125 grammes de gomme arabique, 40 gr. de bois de campêche, 20 grammes de sulfate de fer, 5 grammes de sulfate de cuivre, 30 grammes de sucre candi; la gomme arabique, la noix de galle et le bois de campêche doivent être concassés. On place tous ces ingrédients dans une terrine; on les laisse pendant cinq jours, en les mélangeant soir et matin, c'est-à-dire en remuant le tout avec une spatule de bois. On passe ensuite au travers d'un morceau de gros linge, on met le liquide dans de petites bouteilles soigneusement bouchées. On peut doubler ou tripler les doses ci-dessus indiquées, ce cirage pouvant se conserver très-longtemps.

Pour nettoyer le cuir verni, on le frottera d'abord avec une petite éponge imbibée d'eau; on l'essuiera avec un morceau de linge fin, on laissera sécher. On frotte encore le cuir avec un morceau d'étoffe de laine, puis on y jette une goutte d'huile, que l'on étend avec un petit morceau de flanelle; on reprend l'éponge humectée d'eau, on lave une seconde fois le cuir, on l'essuie, on le laisse sécher.

Avec un pinceau, on étend le cirage dont la formule est indiquée ci-dessus; on laisse sécher pendant un quart d'heure, à l'abri de la poussière, et sans jamais placer le cuir près du feu.

On peut rendre la semelle des chaussures d'hiver imperméable, en employant le mélange suivant.

On prend 40 grammes de cire à cirer les parquets, 20 grammes de graisse de mouton aussi pure que possible; on fait fondre le tout sur un feu très-doux. Quand le mélange est bien opéré, on le retire du feu, on en étend une couche sur la semelle, en employant une brosse grossière; on laisse sécher pendant 2 heures; on étend une seconde couche, et on laisse sécher pendant 24 heures.

#### COLLE NOUVELLE, POUR LES PAPIERS DE TENTURE. (Procédé de M. Loeffz.)

On sait que les papiers de tenture, dans les anti-chambres, les passages, les pavillons de jardin, et généralement dans les lieux où ils sont exposés aux alternatives fréquentes de la sécheresse et de l'humidité, se détachent facilement des murs, lorsqu'ils ont été fixés avec de la colle de pâte, ou d'amidon.

Après des recherches qui ont duré plusieurs années, on est parvenu à appliquer le procédé suivant, qui non-seulement fixe mieux les papiers, mais est encore plus économique. On prend 18 parties de terre bolàère, que l'on délaie dans une suffisante quantité d'eau; on dé-

cante, et l'on verse, sur la terre reposée, 1 partie 1/4, de colle-forte, fondue à part dans de l'eau, et 2 parties de plâtre; on mêle bien, puis, avec une brosse, on fait passer le tout dans un tamis. On l'étend ensuite avec de l'eau, jusqu'à la consistance claire de la colle de pâte ordinaire.

Cette préparation n'est pas seulement économique; elle présente en outre l'avantage d'adhérer mieux que les autres compositions similaires, aux murs badigeonnés et à ceux qui ont reçu précédemment plusieurs couches de colle et d'enduit, et qui n'ont pas été ensuite grattés avec soin.

Cependant, il convient moins pour la pose des papiers de prix, parce que, constituant une couleur blanche, il expose les ouvriers qui ne sont pas trop soigneux à tacher ces papiers lorsqu'ils les collent immédiatement sur les murs; mais quand on pose auparavant une première couche de papier commun, il est très-utile d'employer, pour cette première couche, la colle qui vient d'être indiquée; puis, pour les papiers fins, on applique dessus la colle ordinaire.

#### CRISTALISATION DES OBJETS EN FIL D'ARCHAL.

On enveloppe la carcasse de fil d'archal, (corbeille, porte-allumette, porte-montre, etc.) avec du coton non tors, pareil à celui avec lequel on fait les mèches de lampe; on prend 250 grammes d'alun, que l'on fait cuire dans de l'eau; on met cette dissolution dans une terrine creuse dans laquelle on suspend l'objet que l'on veut cristalliser, de façon qu'il ne touche aucunement les parois de la terrine, et qu'il soit entièrement couvert par le liquide dans lequel on le laisse pendant trente-six heures.

Si l'on veut obtenir une cristallisation bleue, ou rose, on emploie, dans le premier cas, du sulfate de cuivre au lieu d'alun.—Dans le deuxième cas, on enveloppe le fil d'archal avec du ruban rose au lieu d'employer du coton.

#### EMPLOI DU SON.

##### (Méthode pour élever les enfants nouveau-nés.)

J'ai déjà signalé cette méthode; je viens aujourd'hui donner tous les détails qui la concernent, et témoigner des avantages qu'elle offre, en appuyant ce témoignage d'une expérience quasi personnelle.

On fait faire une petite caisse de bois blanc ayant la forme de l'intérieur du berceau, sauf l'espace nécessaire pour assurer les couvertures en dehors du contour de la caisse. On met une certaine quantité de son au four, afin de détruire les insectes qui pourraient s'y trouver, puis, avec ce son, on remplit la petite caisse.

On bassine le son avec une bassinoire à manche court, et on le maintient chaud avec des bouteilles de grès ou des boules remplies d'eau bouillante que l'on place au fond, en ayant soin de les employer de façon à ce que l'enfant soit préservé de leur contact brûlant.

On pose un oreiller comme dans un berceau ordinaire, on creuse un peu le son au milieu de la boîte, on y place le baby, qui n'a d'autres vêtements que sa brassière, ou chemise de première âge, aucun linge, aucun vêtement, de telle sorte que sa petite personne repose directement sur le son; on recouvre l'enfant avec du son, puis avec les couvertures qui se trouvent fixées entre le berceau et la paroi de la petite caisse.

Quand on retire l'enfant de son lit, on l'enveloppe de langes chauffés; on enlève avec une petite pelle les boules que forme le son lorsqu'il a été atteint par l'humidité, on remplace le son enlevé par du son nouveau, toujours passé au four. Mieux vaut encore employer un petit baquet et une écumoire à trous très-larges, qui sert à tamiser tout le son contenu dans la caisse; les petites boules restant dans l'écumoire sont jetées.

Il faut aérer très-souvent la caisse en la plaçant près d'une fenêtre ouverte avec le son qui y est contenu, et

une bassinoire très-chaude placée au centre ; on remue le son avec une petite pelle, afin de l'aérer et de le purifier complètement.

Ces soins sont minutieux, sans doute, et, toute proportion gardée, assez dispendieux ; mais il résulte de cette méthode tant d'avantage que l'on ne reculera pas devant son application.

L'enfant ne risque pas de rester dans une enveloppe humide, puisque le son absorbe immédiatement tout liquide. On sait que de nombreuses maladies, infirmités, incommodités, sont dus justement au contact prolongé du corps de l'enfant avec des draps ou des matelas mouillés.

Jamais un enfant, quel que soit son embonpoint, ne sera *coupé* si on l'élève dans le son, qui communique à son épiderme une douceur particulière ; il se développe en toute liberté, sans être serré dans les *maillots* barbares, qui constituent pour le premier âge une torture égale à celle des *corps* baleinés et bardés de fer que portaient autrefois les femmes.

#### ENTRETIEN DES MEUBLES DE LAQUE.

La mode a introduit depuis quelque temps, dans l'ameublement, des chaises légères, des guéridons, des étagères en laque ; lorsque le fond de ces meubles est noir, il pâlit avec le temps, et prend une teinte jaune ; pour lui rendre sa couleur primitive, il suffit d'exposer le meuble pendant une nuit entière à une gelée blanche, ou bien sur la neige.

#### ENTRETIEN ET NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE.

Après s'être servi de l'argenterie, il faut la laver dans de l'eau bouillante, puis dans de l'eau chaude, et enfin, après l'avoir rincée dans de l'eau froide, la frotter avec un morceau de flanelle. Si l'on découvre des taches qui aient résisté à ce nettoyage, il faut faire bouillir l'argenterie dans de l'eau mélangée de cendres, ou bien la frotter avec de la suie dissoute dans de l'alcool.

Pour rendre à l'argenterie son lustre primitif, on mélange de la crème de tartre, de l'alun et du blanc d'Espagne, pulvérisés, en mettant une égale quantité de crème de tartre et de blanc d'Espagne, mais seulement la moitié de l'une de ces doses, d'alun. On fait dissoudre ce mélange dans de l'eau, et l'on s'en sert pour frotter l'argenterie avec une brosse très-douce ; on la rince ensuite dans de l'eau pure ; on l'essuie avec un morceau de peau.

#### ÉPURATION DE L'HUILE DE TÉRÉBENTHINE.

L'huile de térébenthine sert à enlever les taches de graisse, mais elle n'agit avec efficacité qu'à la condition d'être *épurée* ; on la met dans un flacon avec deux-tiers d'esprit-de-vin très-fort ; on agite le flacon pendant quelque temps, puis on le laisse reposer ; les matières grasses se précipitent au fond du flacon ; on le vide doucement, et l'on recommence la même opération. On conserve cette huile, ainsi épurée, dans un flacon soigneusement bouché.

#### FLEURS FANÉES REVIVIFIÉES.

Quand un bouquet de fleurs naturelles est fané, on le rafraîchit en plongeant dans de l'eau bouillante les deux tiers de la hauteur des tiges : on coupe immédiatement la partie des tiges qui a été trempée ; on place le bouquet dans un vase plein d'eau fraîche, et les fleurs vivent ainsi l'espace de plusieurs matins.

#### LAMPE DE NUITS, ÉCONOMIQUE.

On prend une petite bouteille de forme allongée, en verre blanc et limpide ; on y met un morceau de phosphore gros comme un pois ; on fait chauffer la bouteille doucement, afin d'éviter qu'elle n'éclate, et l'on y verse, jusqu'au tiers, de bonne huile d'olives, bouillante. On bouche soigneusement la bouteille. Chaque fois que l'on veut s'en servir, on la débouche, pour y faire entrer un peu d'air, on replace le bouchon et l'on obtient une

clarté suffisante pour distinguer la direction des aiguilles d'une montre. Si la lueur s'éteignait, il suffirait pour la ranimer de déboucher la bouteille, puis de la reboucher ; si la chambre était très-froide, il faudrait chauffer la bouteille dans la main avant de la déboucher. L'expérience a prouvé que cette lampe de nuit pouvait durer six mois sans être renouvelée.

#### LIQUEUR INSECTICIDE.

Prenez un litre d'eau pure, une cuillère à café de quassia en poudre et 30 grammes de savon gras ; mélangez et faites bouillir le tout ensemble pendant quinze minutes ; prenez une éponge, trempez-la dans cette eau, épongez les plantes ; à l'instant même les insectes sont détruits, les plantes et les arbres reprendront leur vigueur naturelle.

#### MASTIC POUR COLLER SOLIDEMENT LE BOIS, AVEC DES MATIÈRES D'UNE AUTRE NATURE — (par M. le docteur Ellemer.)

On fait bouillir de la colle forte de menuisier avec de l'eau, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la consistance convenable pour l'assemblage des objets en bois ; on y ajoute autant de cendre tamisée qu'il en faut pour l'épaissir au même point qu'un vernis. On enduit de cette masse encore chaude les surfaces que l'on veut réunir et on les presse l'une contre l'autre. Après le refroidissement et la dessiccation, ces surfaces se trouvent si fortement unies qu'il faut un très-grand effort pour les séparer, et que l'on voit souvent les surfaces de rupture être différentes de celles qui ont été assemblées par la colle.

#### MOYEN DE VIEILLIR LES LIQUEURS NOUVELLES, LE RHUM, ETC.

On met les liqueurs dans des bouteilles que l'on ne remplit pas tout à fait ; on les recouvre avec des bouts de vessie que l'on a fait tremper dans de l'eau chaude, et que l'on noue autour du goulot des bouteilles. Quand ces morceaux sont encore humides ; on place les bouteilles dans une chaudière que l'on remplit aux trois quarts avec de l'eau froide ; on y met les bouteilles séparées par du foin ou de la paille, afin d'éviter leur choc. On allume du feu sous la chaudière ; quand l'eau commence à bouillir, on entretient l'ébullition pendant dix minutes, puis on retire le feu ; on laisse les bouteilles refroidir dans l'eau, on enlève la vessie, on remplit les bouteilles, on les bouche.

Les liqueurs, par ce procédé, prennent immédiatement le goût qu'elles acquièrent seulement au bout de plusieurs années, quand on n'emploie pas ce moyen.

#### NETTOYAGE DES BIJOUX.

Au moment où l'on opère la réinstallation d'un ménage pour la saison d'hiver, il est une foule d'objets qui exigent des soins particuliers pour recouvrer une partie de leur éclat ; de ce nombre sont les bijoux, délaissés pendant l'été, et qui ont pu prendre une teinte noire dans leurs écrins. Il est facile de les nettoyer soi-même, à peu de frais, sans avoir recours à un bijoutier, et nous allons indiquer le procédé fort simple à l'aide duquel on opérera cette restauration.

On se munit d'une brosse très-douce, d'un peu de savon blanc râpé, d'une terrine remplie d'eau chaude ; on trempe la brosse dans l'eau, puis on la pose sur le savon râpé, et enfin on frotte avec cette brosse les bijoux en tout sens pendant quelques minutes, en renouvelant, bien entendu, la première opération, c'est-à-dire en humectant la brosse de temps en temps, et reprenant du savon râpé aussi souvent que cela paraît nécessaire. On plonge ensuite les bijoux dans de l'eau pure ; on les essuie avec un morceau de linge très-doux (un vieux mouchoir de batiste convient parfaitement pour cet usage,) puis on prend de la suie en poudre, ou du pain brûlé et soigneusement pulvérisé. On ne saurait trop veiller sur ce

dernier détail, et il serait plus prudent de passer au tamis la poudre du pain brûlé, car, s'il s'y trouvait de petits morceaux, on courrait le risque de rayer les bijoux. Avec l'une de ces poudres on frotte les bijoux en tout sens, en employant une seconde brosse toujours fort molle ; si la première brosse est sèche, on l'emploie pour ôter toute trace de la poudre.

#### NETTOYAGE DES BIJOUX EN OR.

Prenez 1 litre d'eau, 64 grammes de sel ammoniac ; faites bouillir dans ce mélange, pendant une demi-heure, les bijoux que vous voulez nettoyer ; quand vous les retirez de cette eau, ils ont recouvré tout leur éclat.

#### NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE.

Notre époque poursuit l'éclat, les apparences de la richesse, et les préfère aux réalités modestes. Un grand nombre de ménages exhibent de somptueux *surtouts de table*, et ne possèdent pas une fourchette en argent. Pour renoncer au luxe solide de l'argenterie, on a trouvé beaucoup de raisons fondées sur les inconvénients d'immobiliser les capitaux, sur les avantages de les faire fructifier, sur l'étroitesse de vues qui conduisait nos ancêtres lorsqu'ils enfouissaient des sommes relativement considérables, en les appliquant à ce luxe stérile de l'argenterie.

Il me serait difficile de discuter la validité de ces raisons, aboutissant à l'emploi du ruolz. Je ne possède pas les connaissances spéciales qui pourraient me fournir des arguments pour ou contre cette thèse ; ce qui me met cependant en garde contre sa justesse, c'est qu'elle est surtout soutenue et appliquée par des prodiges et par les caractères vaniteux : les premiers renoncent à l'argenterie, parce qu'ils préfèrent acquérir une imitation, moins coûteuse que la réalité, et dont l'achat leur permet d'employer en futilités une somme qui eût été consacrée à un objet solide, représentant toujours une valeur intrinsèque ; les seconds, estimant surtout l'apparence de la richesse, préfèrent le plaqué somptueusement travaillé à la simplicité de l'argenterie unie. Chacun est libre d'agir à sa guise, et j'exprime ici seulement mon avis particulier, sans prétendre l'imposer. Je conseille aux jeunes ménages de sacrifier moins à l'apparence, et de consacrer à la réalité, dût-elle être fort simple, la somme qui serait donnée à un luxe relatif. Au lieu d'acquérir de l'imitation d'argenterie, richement travaillée, il sera de meilleur goût de choisir de l'argenterie toute unie, mais véritable. Dans le premier cas, on paye la façon ; dans le second, on paye la valeur qui n'est point illusoire.

Lorsqu'on est fort riche, il me semble raisonnable de prendre certaines pièces décoratives en ruolz. Les immenses *surtouts de table*, les réchauds couverts d'ornements, coûteraient une somme immense, inutilement immobilisée, s'ils étaient en argent. En un mot, le ruolz, dans le service de la table, me semble représenter le superflu ; mais l'argenterie est et demeurera l'expression du nécessaire.

L'entretien et le nettoyage de l'argenterie exigent l'emploi des objets suivants ; une brosse très-molle pour les parties unies, une brosse dure pour les parties ciselées et en relief ; deux ou trois morceaux de peau molle, une ou deux petites éponges fines ; on ne se servira de celles-ci qu'après les avoir lavées avec une eau de savon chaude. Tous ces objets doivent servir uniquement à l'entretien de l'argenterie : la propreté le commande et la conservation de l'argenterie l'exige.

On pourra préparer soi-même la poudre à nettoyer, dont voici la très-simple formule :

On prend 92 grammes de blanc d'Espagne, on le pile très-fin, on le passe soigneusement au tamis ; si l'on négligeait cette précaution on s'exposerait à rayer l'argenterie en la nettoyant ; on ajoute 16 grammes de mercure doux. Au moment d'employer cette poudre, on l'humecte avec de l'huile ou bien de l'alcool ; on prend un morceau de flanelle pour frotter l'argenterie avec cette poudre

ainsi préparée, on laisse sécher ; à l'aide des diverses brosses on enlève toutes les traces de la poudre, puis on essuie soigneusement les pièces nettoyées en les frottant avec une peau molle.

On peut se borner à nettoyer les petits objets avec une éponge humectée d'eau de savon, ou même à les frotter avec une peau molle ; mais en tout cas ils doivent être essuyés avec cette peau après tout nettoyage.

On emploie aussi du blanc d'Espagne sec ou simplement humecté avec de l'alcool ; dans ce dernier cas il faut n'en mettre qu'une fort petite quantité, et non en couvrir la pièce que l'on nettoie, car le blanc d'Espagne sèche très-vite et ternit l'argenterie avec laquelle il se trouve trop longtemps en contact.

Les œufs laissent sur l'argenterie des taches que l'on fait disparaître en les frottant avec un peu de sel ; mais, immédiatement après l'emploi du sel, il faut laver les pièces nettoyées dans une eau de savon chaude et les frotter avec une éponge.

L'argenterie rarement employée se couvre parfois de taches ; on les enlèvera en préparant un peu de chaux pilée et tamisée que l'on place dans un *mucl* (morceau de mousseline claire, nouée après que l'on y a placé une poutre quelconque,) à l'aide duquel on saupoudre l'argenterie, dont on enveloppe chaque pièce séparément dans un morceau de papier *buvard* ou de papier de soie ; on la garde dans une armoire bien sèche.

#### NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE. (Autre.)

Prenez un litre d'eau de fontaine, 10 grammes d'alun, 25 grammes de suie de cheminée ; faites chauffer ces ingrédients ; trempez dans cette mixture un tampon de laine, ou, mieux encore, une brosse douce ; frottez-en l'argenterie, puis essuyez-la soigneusement.

#### NETTOYAGE DES CADRES DORÉS

Vers la fin de l'automne on rend aux appartements leur tenue d'hiver. Les cadres dorés sont un peu ternis ; il ne faut jamais les essuyer avec un morceau de linge, mais avec un morceau de ouate qui enlève la poussière, tandis que la toile de fil ou de coton s'incruste dans la dorure. Si celle-ci est très-bien faite, on peut la nettoyer avec un morceau de toile fine légèrement humecté d'eau limpide. Lorsque le vernis n'est pas bien solide, il faut se borner à essuyer les cadres dorés avec de la ouate ou bien avec un morceau de peau molle.

#### LE DIALOGUE DE LA CONVERSATION.

1. Parle peu, écoute beaucoup, n'interrompt jamais.
2. Conserve le naturel dans le ton comme dans les pensées.
4. Que ta voix ne soit ni assez basse pour qu'on doive s'efforcer de t'entendre, ni assez élevée pour qu'on se fatigue de t'écouter.
4. Parle à chacun de ce qu'il sait le mieux ou de ce qu'il aime le plus ; ne hasarde rien devant ceux que tu ne connais pas.
5. Si tu racontes, que tes récits puissent intéresser tout le monde ; des meilleurs éloigne les détails oiseux.
6. En toutes matières, prévient la satiété.
7. Cherche plus à plaire qu'à briller ; évite de te mettre en scène ; excepte-toi des éloges que tu distribues, et ne laisse pas croire que tu n'en donnes que pour en recevoir.
8. Ne sois, dans tes discours, ni rigoriste ni licencieux.
9. Montre-toi bienveillant sans flatterie, sincère sans rudesse, préoccupe-toi de n'offenser personne ; use peu de la raillerie, jamais de la méchanceté.
10. Ménage les opinions d'autrui, même les préjugés ; accepte de bonne grâce la contradiction, et si tu réfutes, ne dispute pas.

## PETITS JEUX DE SOCIÉTÉ.

### MOYEN DE TROUVER SIX FOIS 13 EN 12

Vous posez vos chiffres ainsi qu'il suit :  
 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12.  
 et vous dites en prenant toujours le premier et le dernier chiffre,

|                 |   |         |
|-----------------|---|---------|
| 1 et 12 font 13 | } | 6 fois. |
| 2 et 11 font 13 |   |         |
| 3 et 10 font 13 |   |         |
| 4 et 9 font 13  |   |         |
| 5 et 8 font 13  |   |         |
| 6 et 7 font 13  |   |         |

### LES VINGT CARTES.

Prenez vingt cartes, et les mettant deux à deux sur la table, dites à plusieurs personnes d'en retenir chacune deux, c'est-à-dire les deux cartes d'un des dix tas que vous avez faits : reprenez ensuite tous les tas, mettez-les l'un sur l'autre sans les déranger, et disposez les cartes sur la table par la règle de ces quatre mots.

|          |          |          |          |            |
|----------|----------|----------|----------|------------|
| <i>M</i> | <i>u</i> | <i>t</i> | <i>u</i> | <i>s</i> . |
| 1.       | 2.       | 3.       | 4.       | 5.         |
| <i>d</i> | <i>e</i> | <i>d</i> | <i>i</i> | <i>t</i>   |
| 6.       | 7.       | 8.       | 9.       | 10.        |
| <i>n</i> | <i>o</i> | <i>m</i> | <i>e</i> | <i>n</i>   |
| 11.      | 12.      | 13.      | 14.      | 15.        |
| <i>c</i> | <i>a</i> | <i>c</i> | <i>i</i> | <i>s</i>   |
| 16.      | 17.      | 18.      | 19.      | 20.        |

Le premier tas de deux cartes se met aux numéros 1 et 13, le second aux numéros 2 et 4, le troisième aux numéros 3 et 10, et ainsi de suite suivant l'ordre des deux lettres qui sont semblables ; et lorsque l'on a déclaré que les deux cartes que l'on a pensées sont, par exemple, au second rang, vous reconnaissez que ce sont celles placées aux numéros 6 et 8. Si l'on vous dit qu'elles sont au second et au quatrième rangs, vous voyez de même que ce sont celles placées 9 et 19, attendu que ces quatre mots sont composés de vingt lettres, dont chacune se répète.

### MANIÈRE DE FAIRE MONTER DANS UN VERRE RENVERSÉ L'EAU CONTENUE DANS UNE ASSIETTE.

Versez de l'eau dans une assiette, puis allumez un morceau de papier ; lorsqu'il sera bien enflammé jetez-le dans un verre, et renversez le verre dans l'assiette, alors vous verrez toute l'eau monter dans le verre.

### ÔTER DU MILIEU UN OBJET QUELCONQUE SANS Y TOUCHER

Vous posez sur une table, trois pièces de monnaie de cette manière :

. 0 . 0 . 0 .

Vous proposez à une personne d'ôter la pièce du milieu sans y toucher.

### Moyen d'exécuter ce tour :

Vous prenez la première pièce et vous la posez après la troisième : par conséquent la seconde n'est plus dans le milieu.

### PLAISANTERIE À FAIRE À UN MARCHAND.

Vous lui demanderez le tiers et demi d'une verge de ruban : alors vous le voyez mesurer un tiers, puis un demi-tiers lorsqu'il aurait pu vous contenter de suite en vous donnant une demi-verge.

La verge étant composé de trois tiers, un tiers et demi est la moitié.

### MANIÈRE DE COUPER LE VERRE AVEC LE FEU ET L'EAU.

Prenez un verre uni à patte et peu épais, et avec une petite mèche soufrée et allumée chauffez ce verre en dehors près de son bord, jusqu'à ce qu'il s'y fasse une petite fêlure ; vous mouillerez tous les endroits que vous voudrez découper, et vous promènerez dessus votre mèche soufrée.

### FAIRE VOIR DES VERS DANS UNE BOUTEILLE, APRÈS Y AVOIR MIS DE LA TERRE ET DE L'EAU.

Prenez une bouteille dont le goulot soit large ; ayez un bouchon creux en dedans, remplissez-le légèrement de petites raclures de corne et de petits morceaux de corde à boyau nommée chanterelle, bouchez le creux avec un morceau de sucre. Lorsque l'eau est chaude par le bain-marie, secouez la bouteille ; le sucre fondu par l'eau tombera, et avec lui ce que vous avez mis dans le bouchon. Alors les morceaux de corne et les petits bouts de corde à boyau se dérouleront par la chaleur, et représenteront au naturel de petits vers remuants et vivants.

### LE PIQUET A CHEVAL.

Deux cavaliers qui voyagent ensemble, ennuyés du chemin qui leur reste encore à faire, peuvent, pour passer plus agréablement le temps, faire un cent de piquet sans cartes, en convenant que celui qui arrivera au nombre cent aura gagné, et qu'en comptant l'un après l'autre, on pourra ajouter le nombre que l'on voudra, pourvu cependant qu'il soit moindre que onze. D'abord il faut connaître la propriété du nombre onze, qui, multiplié par les termes de la progression arithmétique 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. et 9 donne toujours pour produit deux figures semblables.

*Exemple.*

|    |    |    |    |    |    |    |    |    |
|----|----|----|----|----|----|----|----|----|
| 11 | 11 | 11 | 11 | 11 | 11 | 11 | 11 | 11 |
| 1  | 2  | 3  | 4  | 5  | 6  | 7  | 8  | 9  |
| 11 | 22 | 33 | 44 | 55 | 66 | 77 | 88 | 99 |

Afin donc que le premier qui nomme le nombre puisse arriver à cent, et que son adversaire n'y puisse pas parvenir, il doit se souvenir de tous les produits et compter d

façon qu'ils se trouvent toujours d'une unité au-dessus de ses mêmes produits, ayant eu attention de nommer d'abord un, attendu que son adversaire ne pouvant prendre un nombre plus grand que dix, ne pourra arriver au nombre douze qu'il prendra alors lui-même, et conséquemment ensuite les nombres 23. 34. 45. 56. 67. 78. et 89. Lorsqu'il sera arrivé à ce dernier, quelque nombre que puisse choisir son adversaire, il ne peut l'empêcher de parvenir le coup suivant au nombre cent.

Pour être sûr de gagner cette partie, il faut s'emparer des nombres ci-après, pris dans un ordre rétrograde.

89. 78. 67. 56. 45. 34. 23. 12. 1

#### MANIÈRE D'IMITER LE CHANT DES OISEAUX.

Prenez de la feuille de poireau, large d'environ trois ou quatre lignes et longue d'un pouce; faites-y dans le milieu, avec l'ongle du gros doigt, une petite échancrure en demi-cercle, ou vous ne laisserez que la pellicule blanche, extrêmement mince, qui couvre cette plante. Cette échancrure doit avoir la forme de la moitié d'une pièce de 50 cent., et la pellicule, qui doit être extrêmement nette et sans ordure, doit être aussi bien tendue et sans bavochure sur son bord, sans quoi on imiterait le cri du corbeau. Ce petit instrument doit être ployé en demi-cercle et appliqué au palais de la bouche, à l'entrée du gosier, la pellicule se trouvant vers la surface convexe, et non vers la surface; étant ainsi posée, tachez de prononcer les syllabes suivantes: « uou, uou, uou, u, u, u, u, tchi, tchou, tchi, tchou, tchi, rou, rou, u, u, u, rou tchi. » Alors vous imitez parfaitement le chant du rossignol.

#### MOYEN DE SE PROCURER EN HIVER DES FLEURS NATURELLES, ÉCLOUES LE JOUR QUE L'ON VEUT.

Il faut choisir sur la tige les boutons les mieux formés, près de s'ouvrir; on les coupera avec des ciseaux, en leur laissant, s'il est possible, une queue longue de 4 centimètres: on couvrira l'endroit coupé avec de la cire d'Espagne, et après avoir laissé faner ces boutons, on les enveloppera chacun à part dans un morceau de papier bien sec; on les mettra dans une boîte dans un endroit sec. Dans quelque temps de l'hiver que ce soit qu'on veuille les faire éclore, on les prend, les on coupe le bout où est la cire d'Espagne, on met tremper dans de l'eau dans laquelle on a mis un peu de nitre ou de sel: alors elles s'épanouissent.

UNE SOMME MARQUÉE COUPÉE EN DEUX, PROUVER QU'IL NE RESTE RIEN.

Supposez 8888. Traversez les 8 par une barre, il ne reste que des zéros.

#### LA CROIX DE JETONS.

|       |           |       |       |
|-------|-----------|-------|-------|
| No 1. | 0         | No 2. | 0     |
|       | 0         |       | 0 0 0 |
|       | 0 0 0 0 0 |       | 0     |
|       | 0         |       | 0     |
|       | 0         |       | 0     |
|       | 0         |       | 0     |
|       | 0         |       | 0     |
|       | 0         |       | 0     |
|       | 0         |       | 0     |
|       | 0         |       | 0     |

En commençant par le bas de la croix, n° 1, on trouve neuf jetons de trois façons, tant dans la ligne perpendiculaire que dans les deux croisures. Vous proposez, en retouchant deux jetons, de former une nouvelle croix qui ait les mêmes conditions que la précédente. Il ne faut, comme on voit dans la croix n° 2, que de remonter d'un jeton les deux jetons de la croisure.

#### MANIÈRE DE COUPER UNE POMME EN QUATRE SANS QUE LA PELURE EN SOIT ENDOMMAGÉE.

Passez du fil, par le moyen d'une aiguille, au travers de votre pomme, laquelle se divise en tirant les deux bouts du fil qui la traverse sous la pelure; faites la même chose de l'autre partie de la pomme, afin de la séparer en quatre: elle se trouvera coupée parfaitement, quoique enveloppée de sa pelure.

— S'il faut pêcher en quelque extrémité, que ce soit en celle de la douceur.

— Ne blâmer autrui qu'avec bienveillance. La vérité qui n'est pas charitable procède d'une charité qui n'est pas véritable. Le silence judicieux est toujours meilleur qu'une vertu non charitable.

— C'est le propre d'un esprit bas de dire: « Les moissons de notre voisin sont toujours plus amples que les nôtres, et ses troupeaux plus gras. » Il faut avoir l'esprit juste et ne pas se préoccuper du bien qui arrive à autrui jusqu'à méconnaître ou mépriser le nôtre.

— La vertu ne consiste pas tant en l'habitude qu'en l'action. L'habitude est une qualité oisive de sa nature, qui dispose, à la vérité, à bien faire, mais qui ne fait pas pourtant, si son inclination n'est réduite en acte.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.



L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières.  
Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

Éditeurs-Propriétaires.—DUVERNAY, FRÈRES & DANSEBEAU.